



Robert Van GULIK

Le singe

et le tigre

La Nuit du Tigre

ju
18

TNÉDIT
grands détectives

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI
Le Singe
et le Tigre
2^{ème} partie

Traduit de l'anglais par Anne Krief



10/18

La nuit du tigre

Nouvelle
Traduit de l'anglais par Anne Krief

Les personnages

TI JEN-TSIE, *le magistrat en route de Pei-tcheou vers la capitale, en 676.*

MIN Liang, *riche propriétaire terrien.*

MING Ki-you, *sa fille.*

Monsieur MIN, *son frère cadet, marchand de thé.*

YEN Yuan, *régisseur du domaine de Min.*

LIAO, *l'intendant.*

ASTER, *une servante.*

EMMITOUFLÉ dans son épais manteau de fourrure, le juge chevauchait seul sur la grand-route, à travers la plaine déserte. Il était tard dans l'après-midi ; les ombres grises du crépuscule hivernal recouvriraient déjà de leur lugubre linceul les terres inondées, au milieu desquelles la grand-route traçait comme une ligne de brisure dans un miroir terni. Le ciel qui se reflétait dans les eaux glacées semblait peser comme une chape de plomb. Le vent du nord poussait un troupeau de gros nuages noirs vers les montagnes lointaines noyées dans la brume.

Perdu dans ses pensées, le juge avait chevauché de l'avant, laissant les soldats de son escorte à plus d'un demi-mille derrière lui. Penché sur l'encolure de son cheval, son bonnet de fourrure profondément enfoncé sur les oreilles, il scruta la route devant lui. Il savait qu'il devait concentrer toutes ses pensées sur l'avenir. D'ici deux jours, il serait à la capitale de l'Empire fleuri, à son nouveau poste, dépositaire de la haute charge qui venait inopinément de lui être confiée. Mais son esprit revenait sans cesse sur les événements de la semaine passée, sur la tragédie qui avait marqué la fin de son séjour à Pei-tcheou. Ce souvenir ne cessait de le tourmenter, le ramenant dans ce sinistre petit district du grand Nord glacial qu'ils avaient quitté trois jours plus tôt.

Durant trois jours, ils avaient chevauché vers le sud à travers la campagne enneigée, jusqu'au moment où un brusque dégel était survenu, déclenchant de catastrophiques inondations dans la province où ils pénétraient alors. Dans la matinée, ils avaient croisé de longues files de paysans, fuyant vers le nord leurs champs inondés, progressant péniblement, ployant sous le fardeau de leurs misérables biens, les pieds enveloppés dans des chiffons couverts de boue. Lorsqu'ils avaient fait halte au poste de contrôle de la circulation, pour le riz de midi, le capitaine commandant l'escorte du juge lui avait annoncé qu'ils arrivaient à présent dans la zone la plus dangereuse, celle où le fleuve Jaune avait inondé toute la rive nord ; il leur avait conseillé

d'attendre d'être un peu mieux renseignés sur la situation dans la région à traverser. Mais le juge avait décidé de poursuivre sa route, car il avait reçu l'ordre de rejoindre la capitale dans les plus brefs délais. Il avait vu, en outre, sur la carte que sur une hauteur, de l'autre côté du fleuve, se trouvait un fort où il pourrait passer la nuit.

La route était absolument déserte. Les quelques toits de fermes submergées qui surgissaient çà et là des eaux boueuses rappelaient seuls l'existence d'une plaine fertile et peuplée. En s'approchant de la montagne, le juge aperçut toutefois deux baraquements sur la gauche de la route. Une douzaine d'hommes s'y tenaient serrés les uns contre les autres. En arrivant à leur hauteur, il reconnut les gardes de la milice locale, en veste et bonnet de cuir épais et grandes bottes jusqu'aux genoux. La route avait été emportée sur une centaine de pieds par un torrent d'eau boueuse. Les hommes surveillaient avec angoisse le frêle mur de fagots qui consolidait le tronçon sur lequel ils se trouvaient.

Une passerelle de fortune franchissait la brèche jusqu'à la rive opposée, où la route grimpait dans la montagne aux pentes boisées. Elle avait été construite à la hâte à l'aide de gros rondins liés par de solides cordes de chanvre. Le flot la soulevait et la ballottait sans relâche.

— Ce n'est pas prudent de traverser, Excellence ! cria le chef de la milice. Le courant devient d'heure en heure plus violent, et nous ne pouvons rien faire pour assurer la passerelle. Mieux vaut faire demi-tour. Si les cordes cassent, nous devrons abandonner cette tête de pont.

Le juge se retourna sur sa selle. Clignant des yeux pour se protéger du vent glacial, il scruta le groupe de cavaliers au loin. Ils avançaient à vive allure et n'allaien pas tarder à le rejoindre. Après avoir jeté un coup d'œil vers les collines de l'autre côté de la brèche, il décida de tenter sa chance. D'après la carte, il suffisait d'une demi-heure de cheval à travers la montagne pour atteindre le fleuve Jaune, où le bac le conduirait jusqu'au fort, sur la rive sud.

Le juge fit avancer son cheval sur les rondins glissants. La passerelle oscilla et les cordes grincèrent tandis qu'il progressait

prudemment. Vers le milieu de la passerelle, des vagues boueuses passèrent par-dessus les rondins. Il rassura son cheval en lui flattant gentiment l'encolure. Soudain, un tronc d'arbre charrié par le courant vint heurter la passerelle. Les vagues atteignirent les flancs de la bête et trempèrent les bottes du juge qui pressa sa monture vers l'extrémité de la passerelle. Là, les rondins étaient encore secs, et ils ne tardèrent pas à se retrouver sur la terre ferme. Après avoir fait rapidement escalader la berge à son cheval, il s'arrêta sous les grands arbres. Au moment précis où il tournait la tête, un énorme fracas retentit. Une masse enchevêtrée d'arbres déracinés venait de s'écraser de plein fouet contre la passerelle dont la partie centrale se souleva comme l'épine dorsale d'un dragon, puis les cordes se rompirent et les rondins se dispersèrent. Il n'y avait plus entre lui et la tête de pont qu'un torrent impétueux.

Le juge agita son fouet en direction des gardes pour leur signifier qu'il poursuivait sa route. Son escorte le rejoindrait dès que le pont aurait été réparé. Il l'attendrait au fort.

Au premier détour du chemin, il se retrouva à l'abri des grands chênes qui s'élevaient de chaque côté de la route. C'est alors seulement qu'il réalisa que ses pieds étaient glacés dans ses bottes trempées. Mais quel soulagement de se retrouver enfin sur la terre ferme après avoir si longtemps traversé les terres inondées !

Tout à coup, des branches craquèrent. Un cavalier à la mine patibulaire surgit de l'épais taillis. Ses longs cheveux étaient retenus par un bout de chiffon rouge ; il portait une courte cape en peau de tigre jetée sur les épaules et une épée dans le dos. Faisant avancer son cheval jusqu'au milieu de la route, il coupa le chemin au juge. Tout en fixant sur ce dernier des petits yeux cruels, il fit vivement tournoyer des deux mains sa courte lance.

Le juge arrêta son cheval.

— Ôte-toi de mon chemin ! cria-t-il.



LE JUGE TI PARA LE COUP DE LANCE AVEC SON ÉPÉE

L'autre lâcha la pointe de la lance, en la retenant par la poignée. La lame acérée décrivit un large cercle, frôlant la crinière du cheval du juge Ti. Comme le magistrat tirait sur les rênes, toutes les émotions contenues de ces derniers jours se libérèrent en une rage aussi brutale que violente. Portant la main à son épaule droite, il tira en un clin d'œil son épée accrochée dans le dos. Il en porta un coup au bandit qui le para adroitement de la pointe de sa lance et essaya aussitôt de frapper le juge à la tête avec l'autre extrémité. Le juge esquiva, mais ce fut alors la pointe de la lame qui s'abattit sur lui. Il para le coup avec son épée dont la lame effilée comme un rasoir trancha net la lance en bois. Comme le voleur contemplait médusé le moignon qui lui restait à la main, le juge approcha son cheval du sien et leva l'épée pour lui trancher la tête d'un coup fatal. Mais au même instant l'homme fit faire demi-tour à son cheval d'une brusque pression des genoux, et l'épée lui siffla aux oreilles. Le bandit poussa un affreux juron mais ne fit nullement mine de tirer son épée. Reculant le plus loin possible de l'autre côté de la route, il cria par-dessus son épaule :

— Espèce de rat ! C'en fera un de plus dans le piège !

Il eut un sourire mauvais puis disparut dans l'épais feuillage.

Le juge rengaina son épée. Faisant repartir son cheval, il se dit qu'il avait grand besoin de se ressaisir. Il n'aurait pas dû perdre son sang-froid devant un vulgaire bandit de grands chemins. Le drame de Pei-tcheou l'avait profondément affecté, au point qu'il se demandait avec désespoir s'il retrouverait jamais la paix intérieure.

Il ne fit pas d'autres rencontres en chemin. Parvenu au sommet de la montagne, le vent du nord lui cingla le visage et, pénétrant à travers son épais manteau de fourrure, le glaça jusqu'aux os. Il s'empressa de redescendre vers la berge pour arrêter sa monture devant la vaste étendue du fleuve grossi par les eaux. Ses flots bouillonnants battaient les rochers un peu plus loin vers l'ouest. La rive opposée était plongée dans une brume épaisse. Il n'y avait pas le moindre bac à l'horizon, et il ne restait plus du quai que deux piliers brisés que venait lécher une écume blanche. Les vagues se précipitaient d'est en ouest en grondant, charriant de gros rondins et des tas de buissons enchevêtrés.

Les sourcils froncés, le juge contempla le paysage gris et lugubre dans le crépuscule qui tombait à vive allure. La seule demeure en vue était une vieille et vaste ferme fortifiée isolée sur une petite colline à un mile environ vers l'ouest. Elle était entourée d'un mur escarpé et protégée à l'angle est par une tour de guet. Les volutes de fumée qui s'élevaient du toit du bâtiment principal étaient balayées par le vent violent.

Réprimant un soupir, le juge guida son cheval vers la route qui serpentait dans la colline. Il se trouvait dans un cul-de-sac. Il n'y avait plus rien à faire, son escorte et lui-même devraient interrompre ici leur voyage en attendant que le bac fût remis en service.

Les alentours de la ferme n'étaient que hautes herbes et gros rochers. Il n'y avait pas un arbre à la ronde, mais, en revanche, la pente en contrebas était densément boisée. Des gens allaient et venaient devant ce qui semblait être l'entrée d'une vaste grotte. Trois cavaliers sortirent du couvert des arbres et descendirent la montagne.

À mi-chemin de la maison, le regard du juge fut attiré par un gros poteau planté dans le sol en bordure de la route. Un objet d'une certaine taille y était accroché. Se penchant sur sa selle, il découvrit qu'il s'agissait d'une tête d'homme, dont les longs cheveux balayaient le visage grimaçant. Deux mains tranchées étaient clouées au poteau, juste au-dessus de la tête. Secouant la sienne d'un air perplexe, le juge talonna son cheval.

Lorsqu'il parvint à la loge de garde, protégée par une lourde porte métallique, il fut frappé par les allures de fortin qui étaient celles de cette ferme. Plus épais à leur base et dépourvus de fenêtres, les hauts murs crénelés semblaient étrangement massifs.

Il s'apprêtait à frapper à la porte du manche de son fouet quand elle s'ouvrit brusquement devant lui. Un vieux paysan l'introduisit dans une grande cour pavée à demi plongée dans l'obscurité, et comme le juge sautait à bas de sa monture, il entendit le bruit de la barre de fer que l'on remettait en place.

Un homme maigre en longue robe bleue, une petite calotte sur la tête, se précipita à sa rencontre. Approchant son visage de celui du juge, il haleta :

— Je vous ai aperçu du haut de la tour de guet ! J'ai crié tout de suite au portier de vous ouvrir. Content qu'ils ne vous aient pas rattrapé !

Il avait un visage intelligent, orné d'une maigre moustache et d'une courte barbiche. Le juge lui donna environ une quarantaine d'années. Considérant d'un rapide coup d'œil la tenue dépenaillée du juge, il poursuivit :

— Vous avez fait un long voyage, apparemment ! Au fait, je m'appelle Liao. C'est moi l'intendant du domaine, voyez-vous.

L'homme avait retrouvé son souffle. Sa voix était agréable et il s'exprimait avec distinction.

— Je suis le magistrat Ti. Je viens du Nord et dois me rendre à la capitale.

— Juste ciel ! Un magistrat ! Il faut que je prévienne immédiatement monsieur Min !

L'homme courut vers le bâtiment principal au fond de la cour, en agitant les bras avec frénésie. Ses manches flottantes lui donnaient des allures de volatile affolé, pensa le juge. Un

bruit confus de voix lui parvint depuis les dépendances, de part et d'autre de la cour. Une douzaine d'hommes et de femmes étaient blottis sous les poutres et contre les piliers. Derrière eux étaient empilés d'énormes ballots enveloppés de tissu bleu et attachés par de grosses cordes. Auprès du pilier le plus proche, une paysanne allaitait son nouveau-né, à demi enfoui sous son manteau déguenillé. De l'autre côté du muret, on entendait le hennissement des chevaux. Le juge se dit qu'il ferait bien d'y mener aussi son cheval, car il était mouillé et épuisé. Au moment où il lui faisait franchir l'étroit passage au coin de la cour, le murmure des voix cessa instantanément.

L'enclos entouré de murs était effectivement la cour de l'écurie. Une demi-douzaine de jeunes garçons s'affairaient autour de grands cerfs-volants de toutes les couleurs. L'un d'entre eux suivait des yeux, avec excitation, le cerf-volant rouge qui s'élevait haut dans le ciel gris, au bout de la longue ficelle tendue sous le souffle du vent. Le juge Ti demanda au plus âgé des garçons de bouchonner et de nourrir son cheval. Après quoi il lui flatta l'encolure et se dirigea vers la cour.

Un homme petit et replet, portant une épaisse robe de laine grise et un bonnet plat de même matière, descendit précipitamment les larges degrés du bâtiment principal à deux étages.

— Comment avez-vous réussi à passer, Noble Juge ? demanda-t-il avec un vif intérêt.

Le juge sourcilla devant une question aussi abrupte.

— A cheval, répliqua-t-il sèchement.

— Et les Tigres volants, alors ?

— Je n'ai rencontré aucun tigre, ni volant ni autre. Auriez-vous l'amabilité de m'expliquer ce qui...

Le juge s'interrompit au milieu de sa phrase en voyant un homme de belle stature en long manteau de fourrure venir vers eux. Redressant son bonnet carré, il demanda courtoisement :

— Voyagez-vous seul, Noble Seigneur ?

— Non, j'ai une escorte de six soldats. Ils...

— Le ciel soit loué ! s'exclama le gros monsieur. Nous sommes sauvés !

— Où sont-ils ? s'enquit le grand avec empressement.

— De l'autre côté de la montagne. La passerelle qui avait été construite pour franchir l'endroit où la route s'est effondrée a été emportée juste après mon passage. Mes hommes seront là dès qu'elle aura été réparée.

Le gros homme leva les bras au ciel en un geste de désespoir.

— A-t-on jamais vu un fou pareil ? demanda-t-il avec humeur à son compagnon.

— Enfin, je vous en prie ! fit le juge. Cessez vos insolences ! Êtes-vous le maître de céans ? Je désire un abri pour la nuit.

— Un abri ? Ici ? pouffa l'autre.

— Calmez-vous, monsieur Min ! intervint brusquement le grand, puis s'adressant au juge : j'espère que vous voudrez bien pardonner notre impolitesse, Noble Seigneur. Mais nous nous trouvons dans une situation particulièrement dramatique. Ce monsieur est monsieur Min Kouo-taï, le plus jeune frère du propriétaire, qui est aujourd'hui gravement malade. Monsieur Min est arrivé hier pour être sur place au cas où l'état de santé de son frère s'aggraverait. Je suis Yen Yuan, le régisseur du domaine Min. Faisons-nous entrer notre hôte, monsieur Min ?

Sans attendre l'avis du petit homme replet, il fit gravir les marches au juge Ti. Ils pénétrèrent dans un grand vestibule plongé dans l'obscurité, dépourvu de fenêtres, où un feu brûlait par terre au centre de la salle dallée. Le peu de meubles qui s'y trouvaient étaient de grande taille et très anciens : deux larges armoires en bois sombre, un banc à haut dossier poussé contre le mur et au fond une table d'ébène sculptée aux pieds épais. Ces meubles massifs allaient bien avec les grosses poutres du plafond bas, noircies par la fumée. Visiblement, l'aménagement de cette salle n'avait pas été transformé depuis de nombreuses années. Il y régnait une atmosphère agréable de rustique simplicité, caractéristique de ces maisons de campagne d'antan.

Tout en traversant la salle jusqu'à la table, au fond, le juge remarqua que la maison était bâtie sur deux niveaux : de chaque côté, quelques marches montaient vers de petites pièces, séparées de la salle par des panneaux de lattis ajourés. À travers celui de gauche, le juge aperçut un haut bureau recouvert de livres de comptes. Il devait s'agir du cabinet de travail du propriétaire.

Le régisseur alluma le chandelier sur la table, puis offrit au juge le vaste fauteuil placé derrière. Quant à lui, il prit place sur une chaise, à sa gauche. Monsieur Min, qui n'avait cessé de maugréer par-devers lui, se laissa tomber dans un fauteuil plus petit, de l'autre côté. Comme le régisseur préparait le plateau à thé, le juge Ti détacha son épée et la posa sur la table murale. Puis il ouvrit son manteau de fourrure et s'assit à son tour. Confortablement Carré dans son fauteuil, il observa à la dérobée les deux hommes tout en lissant ses longs favoris.

Yen Yuan, le régisseur, n'était pas difficile à situer. Son visage fin et régulier, orné d'une petite moustache noire et d'une barbiche impeccablement taillée, ainsi que son accent légèrement affecté, indiquaient le jeune homme de la ville. Bien qu'il n'eût certainement pas plus de vingt-cinq ans, il avait néanmoins de grosses poches sous des yeux aux paupières lourdes et de profondes rides de chaque côté d'une bouche plutôt sensuelle. Le juge se demanda distraitemment comment un jeune homme de la ville avait pu se retrouver régisseur d'un domaine aussi isolé. Lorsque Yen eut posé devant lui une grande tasse de thé en terre cuite verte, le juge lui demanda incidemment :

— Êtes-vous parent du propriétaire, monsieur Yen ?

— Du côté de son épouse, Noble Seigneur. Mes parents habitent la capitale de la province. Mon père m'a envoyé ici l'année dernière pour me faire changer d'air. J'avais été assez malade.

— Nous allons bientôt être tous définitivement guéris de nos maux, une bonne fois pour toutes ! maugréa le gros homme d'un air mauvais.

Il s'exprimait avec un accent de terroir prononcé, mais son visage hautain, aux lourdes bajoues, encadré de favoris gris et d'une longue barbe éparses, évoquait plutôt l'homme d'affaires de la ville.

— De quelle maladie votre frère souffre-t-il, monsieur Min ? s'enquit poliment le juge.

— Il a de l'asthme et un cœur fragile, répliqua sèchement monsieur Min. Il pourrait vivre jusqu'à cent ans s'il prenait soin de lui. Les médecins lui ont conseillé de se reposer pendant un

an ou deux. Mais pensez-vous, il court par monts et par vaux, qu'il pleuve ou qu'il vente ! Alors j'ai été obligé de venir en hâte. J'ai confié mon commerce de thé à mon assistant, un véritable bon à rien ! Que vont devenir mes affaires, ma famille, dites-moi un peu ? Ces maudits Tigres volants nous trancheront la tête, à tous. Fichue déveine !

Il reposa bruyamment sa tasse sur la table et se peigna avec humeur la barbe en écartant ses doigts courts et potelés.

— Je suppose que vous faites allusion à une bande de voleurs de grands chemins qui sévit dans la région. Avant d'arriver ici, j'ai moi-même été attaqué par un malandrin qui portait une cape en peau de tigre. Toutefois, il n'a pas trop insisté. Malheureusement, les grandes inondations incitent fréquemment les vagabonds et autres gredins à profiter de l'interruption de la circulation et de la confusion générale pour détrousser les gens. Mais point n'est besoin de vous inquiéter, monsieur Min. Les soldats de mon escorte sont armés jusqu'aux dents ; les voleurs n'oseront jamais s'aventurer à attaquer cette demeure. Mes hommes seront là dès que la passerelle aura été remise en état.

— Ciel tout-puissant ! s'exclama monsieur Min en regardant le régisseur. Dès que la passerelle aura été remise en état ! Voilà bien les fonctionnaires !

Puis, se ressaisissant avec difficulté, il demanda au juge d'un ton plus calme :

— Où croyez-vous que l'on trouvera le bois, Noble Seigneur ? Il n'y en a pas la moindre brindille sur des miles à la ronde !

— Qu'est-ce que c'est que ces balivernes ? repartit le juge d'un ton irrité. Et la forêt de chênes que j'ai traversée en venant ici ?

Le gros homme dévisagea le juge puis retourna s'asseoir et demanda au régisseur d'un air las :

— Auriez-vous la gentillesse d'exposer la situation à notre visiteur, monsieur Yen ?

Le régisseur prit une baguette sur le plateau à thé. Il la posa sur la table, devant le juge, ainsi que deux tasses retournées, de part et d'autre.

— Cette baguette représente le fleuve Jaune, commença-t-il. Il coule d'est en ouest. Cette tasse, sur la rive sud, représente le fort ; l'autre, en face, la maison où nous sommes.

Tremplant son index dans le thé, il traça un cercle autour de cette dernière tasse.

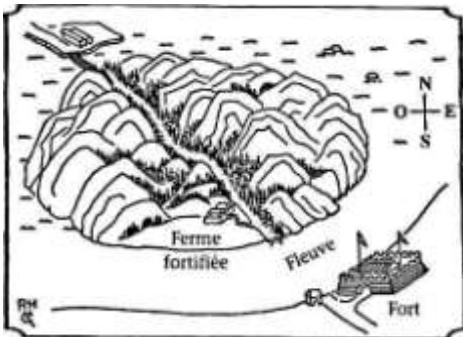
— Voici les montagnes environnantes, l'unique éminence de ce côté-ci du fleuve. Le reste de la campagne n'est que rizières ; elles appartiennent au propriétaire de ce domaine et s'étendent sur six miles environ au nord. Or le fleuve a grossi au point de submerger la rive sud, transformant ces montagnes en île. Un tronçon de la grand-route, au nord, s'est effondré, comme vous avez pu vous en apercevoir en traversant la passerelle de fortune construite par les gardes. Le bac a été emporté par le courant hier après-midi ; monsieur Min ainsi qu'un groupe de marchands ont été les derniers à pouvoir l'emprunter, hier matin. Cette ferme est le seul endroit habité alentour. En conséquence, vous voyez que nous sommes complètement isolés, Noble Seigneur. Le Ciel seul sait quand le bac fonctionnera à nouveau, et il faudra des jours avant que l'on achemine du nord le bois nécessaire à la réfection de la passerelle. Il n'y a pas un arbre sur des miles à la ronde du nord de la brèche, comme vous l'aurez sans doute constaté vous-même en faisant route vers le sud.

Le juge Ti acquiesça.

— Je constate cependant que vous avez accueilli dans vos murs un certain nombre de réfugiés, remarqua-t-il. Pourquoi ne pas choisir parmi eux une douzaine de paysans robustes et les envoyer à cheval jusqu'à la brèche ? Ils pourraient abattre des arbres et...

— N'avez-vous pas vu la tête coupée, sur le poteau, au bord de la route, en venant ? interrompit monsieur Min.

— Oui, en effet. Qu'est-ce que cela signifie ?



CROQUIS DE LA ZONE INONDÉE

— Cela signifie, répliqua l'homme replet d'un ton bourru, que ces bandits nous surveillent de près, de leurs grottes dans la montagne, derrière la maison. La tête que vous avez vue est celle de notre garçon d'écurie. Nous l'avions envoyé jusqu'à la brèche pour informer la milice de notre situation. Au moment où il débouchait sur la grand-route, six cavaliers ont foncé sur lui. Ils l'ont ramené jusqu'ici, lui ont d'abord coupé les mains et les pieds, puis la tête, juste devant la loge de garde.

— Les chiens ! Quelle impudence ! ragea le juge. Combien sont-ils ?

— Une centaine environ, Excellence, répondit le régisseur. Tous bien armés, batailleurs endurcis et prêts à tout. Ce sont les rescapés d'une redoutable bande de pillards forte de plus de trois cents hommes qui infestait les montagnes du sud de la province, il y a six mois. L'armée les en a chassés, mais ils se sont mis à écumer la campagne, incendiant les fermes et massacrant les habitants. Les patrouilles les ont repoussés d'un endroit à l'autre, tuant les deux tiers d'entre eux environ. Ils se sont enfuis vers le nord et, au moment de la crue, se sont réfugiés dans ces montagnes.

« Ils se sont installés dans des grottes et ont posté des guetteurs au sommet de la montagne ainsi qu'en bas, vers la brèche. Ils avaient l'intention de se tenir tranquilles jusqu'à la fin des crues, mais le jour où le bac a été emporté, n'ayant plus à craindre un assaut des soldats du fort, ils imaginèrent un plan beaucoup plus ingénieux. Six d'entre eux se sont présentés hier à la loge de garde, exigeant deux cents pièces d'or ; une cagnotte pour la route, comme ils dirent. Ils partiraient le lendemain, sur

les radeaux que certains d'entre eux étaient en train de construire à l'extrême ouest de l'île. Si nous refusons de payer, ils assailliront cette ferme et sabreront tout le monde. Ils ont très vraisemblablement un espion parmi nos domestiques, car la somme demandée représente à peu près ce que le propriétaire garde en général dans son coffre-fort.

Le régisseur secoua la tête, s'éclaircit la gorge et reprit :

— Mon maître décida de payer. Les brigands avaient dit que leur chef viendrait en personne chercher l'or. Monsieur Min et moi-même sommes allés dans la chambre de mon maître ; il nous a remis la clef du coffre et nous l'avons ouvert. Il était vide ; l'or avait été volé. Une des servantes ayant disparu ce même soir, nous en avons déduit que c'était elle la coupable.

« Lorsque nous avons appris au chef des Tigres volants que l'or avait disparu, il est entré dans une rage folle, nous accusant de vouloir gagner du temps par un vil stratagème. Il déclara que si l'or ne lui était pas déposé à sa grotte aujourd'hui, avant la tombée du jour, il viendrait le chercher lui-même avec ses hommes et nous tuerait tous. En désespoir de cause, nous avons envoyé le garçon d'écurie prévenir la milice. Et vous venez d'entendre ce qu'ils lui ont fait.

— Dire que le fort se trouve juste de l'autre côté du fleuve ! maugréa le juge. Et que plus de mille soldats y sont cantonnés !

— Sans compter les centaines d'hommes de la police fluviale, lourdement armés, qui se retrouvent au fort lorsqu'ils sont obligés d'évacuer les postes de contrôle en amont du fleuve, remarqua Yen. Mais comment entrer en contact avec le fort ?

— Pourquoi ne pas allumer un feu ? proposa le juge. Si les soldats le voient, ils...

— Ils ne bougeront pas, toute la ferme brûlerait-elle, répliqua monsieur Min en jetant un regard sombre au juge Ti.

— C'est exact, Excellence, s'empressa d'ajouter le régisseur. Seule une grande jonque de guerre pourrait traverser le fleuve dans l'état où il est ; mais ce serait une entreprise considérable et non dépourvue de risques. Ils devraient tout d'abord remorquer la jonque vide sur une assez longue partie du fleuve. Une fois les soldats à bord, il faudrait l'amener à la rame de l'autre côté en négociant lentement le virage et la mouiller dans

un endroit protégé, en bas d'ici ; opération exigeant de sérieuses connaissances en matière de navigation. Le commandant du fort serait prêt à prendre ce risque naturellement, s'il savait les Tigres volants bloqués ici – opportunité providentielle d'exterminer ces hors-la-loi une bonne fois pour toutes. Les brigands en sont pleinement conscients, bien sûr, c'est pourquoi ils se font discrets. Lorsque le bac fonctionnait encore, ils ont laissé passer tranquillement un groupe de marchands qui se dirigeaient vers le sud.

— Je dois reconnaître, dit le juge en hochant lentement la tête, que la situation est loin d'être encourageante, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Je suis ravi que vous l'ayez enfin compris, magistrat, remarqua aigrement monsieur Min.

— Cependant, reprit le juge, cette ferme est bâtie comme une petite forteresse. Si vous donnez des armes aux réfugiés, nous pourrions...

— Mais oui, nous y avons déjà pensé, interrompit monsieur Min. Vous désirez connaître l'inventaire des armes dont nous disposons ? Deux lances rouillées, quatre arcs de chasse, une douzaine de flèches et trois épées. Pardon, quatre épées, en comptant la vôtre !

— Jusqu'à il y a une centaine d'années, intervint le régisseur, notre famille disposait ici même d'une armurerie parfaitement fournie, et entretenait à demeure une vingtaine de braves, comme garde permanente. Mais toutes ces coûteuses mesures de défense devinrent évidemment inutiles le jour où le fort fut construit. Vous voyez donc, Excellence, que...

L'homme se retourna. L'intendant décharné avançait vers lui à grandes enjambées.

— J'ai demandé au portier de me remplacer à la tour de guet, monsieur, dit-il respectueusement à monsieur Min. Le cuisinier est venu me prévenir que le gruau de riz destiné aux réfugiés était prêt.

— Quarante-six bouches de plus à nourrir, précisa d'un ton lugubre monsieur Min. Je les ai comptés moi-même, hommes, femmes et enfants.

Il poussa un profond soupir avant d'ajouter avec résignation :

— Bon, eh bien, allons-y.

— Ne devrions-nous pas avant tout montrer sa chambre au magistrat, monsieur ? demanda le régisseur. Il désire peut-être se changer.

Monsieur Min hésita un bref instant avant de répliquer sèchement :

— Mon frère en décidera lui-même. C'est lui le maître de maison.

Se tournant vers le juge, il poursuivit :

— Si vous voulez bien nous excuser un instant, Excellence, je vais m'occuper du repas des réfugiés avec Yen et Liao. Tous les domestiques se sont enfuis en apprenant l'arrivée imminente des bandits, voyez-vous. Il ne nous reste plus que le portier et le vieux couple venu avec moi de la ville. Vous comprendrez donc que nous ne puissions vous recevoir avec tous les honneurs dus à votre rang et...

— Naturellement ! s'empressa de répondre le juge. Ne vous inquiétez surtout pas pour moi. Je dormirai sur ce banc, là-bas, contre le mur, et...

— Mon frère en décidera, répéta fermement monsieur Min.

Il se leva et quitta la salle suivi de Yen et de l'intendant.

RESTÉ SEUL, le juge Ti se resservit une tasse de thé. En arrivant, il avait déclaré n'être qu'un simple magistrat, afin de ne pas mettre dans l'embarras son hôte inconnu ; le plus gros propriétaire foncier aurait effectivement été bien en peine de recevoir correctement un fonctionnaire métropolitain d'un rang aussi élevé que celui du juge l'était désormais. Étant donné la situation épineuse qu'il venait de découvrir, il était particulièrement satisfait de ne pas avoir révélé sa véritable position.

Le juge vida sa tasse, se leva et se dirigea vers la porte. Du haut des marches, il contempla la cour, à présent éclairée par des torches. Le régisseur et l'intendant se tenaient auprès d'un énorme chaudron de fer, occupés à remplir de gruau les bols de riz que leur tendaient les réfugiés, les uns après les autres.

Monsieur Min surveillait l'opération, réprimandant à l'occasion d'un ton bourru les paysans qui se bousculaient. La moitié d'entre eux étaient des femmes et des enfants, parmi lesquels des nouveau-nés. Il était impossible de laisser ces gens tomber aux mains des bandits. Les Tigres volants tueraient sur place les hommes, les femmes âgées et les nourrissons, et emmèneraient les garçons et les filles pour les vendre comme esclaves.

Il se devait d'intervenir. Tiraillant rageusement sa barbe, il pensa amèrement au caractère tout relatif du pouvoir terrestre. Lui, président de la Cour suprême de l'Empire fleuri, président de la Cour métropolitaine de justice, se voyait, contraint par les circonstances, ramené brusquement au rang d'un simple voyageur totalement impuissant !

Faisant demi-tour, il retraversa la salle jusqu'au petit cabinet de travail sur la gauche. Après s'être installé dans le vaste fauteuil, il croisa les bras dans ses larges manches et contempla le paysage aux couleurs passées qui ornait le mur d'en face. Il était encadré de part et d'autre par deux rouleaux longs et étroits, portant des sentences classiques, tracées d'une calligraphie hardie et originale. On pouvait lire sur celui de droite :

EN HAUT, le souverain dirige le royaume, en accord avec le mandat céleste.

Celui de gauche portait la sentence parallèle :

EN BAS, les paysans sont les fondations de l'État, ils cultivent la terre en accord avec les saisons.

Le juge Ti hocha la tête d'un air approuveur. Il resta assis un long moment, le regard perdu dans le vague, quand soudain il se leva, sortit les mains de ses manches et approcha la chandelle. Il pencha le pot de porcelaine, versant un peu d'eau sur le morceau d'ardoise qui apparemment devait servir de pierre à encre. Puis, après avoir choisi un bâtonnet d'encre dans la boîte laquée, il le frotta contre la pierre, tout en réfléchissant à ce qu'il devait écrire. Enfin, il prit quelques feuilles d'un épais

papier chiffon artisanal, posées à côté des livres de comptes, choisit un pinceau et rédigea un communiqué officiel de sa belle calligraphie énergique. Lorsqu'il eut terminé, il recopia le texte un certain nombre de fois.

— J'ai l'impression de faire des lignes, comme à l'école ! maugréa-t-il avec un pâle sourire.

Après avoir apposé sur toutes les feuilles le sceau officiel qu'il portait toujours à la ceinture, attaché à un cordon de soie, il les roula et les glissa dans sa manche.

Se carrant de nouveau dans le fauteuil, il essaya d'évaluer ses chances de succès. Bien que courbatu par sa longue chevauchée et malgré son mal au dos, son intelligence était en éveil. Il réalisa brusquement que pour la première fois depuis son départ de Pei-tcheou, sa torpeur l'avait quitté. Il avait été ridicule de sa part de s'être laissé aller aux idées noires. Il devait agir. C'est ce que le cher défunt qu'il avait laissé à Pei-tcheou, son fidèle conseiller, le vieux sergent Hong, et la jeune femme de la colline aux herbes médicinales attendaient de lui. Il lui fallait envisager d'autres plans pour sauver tous ces gens réfugiés dans l'enceinte de la ferme. Si son premier projet échouait, il pourrait toujours se livrer aux bandits, révéler sa véritable identité et leur promettre une rançon beaucoup plus élevée que les deux cents pièces d'or exigées. Il lui faudrait dans ce cas connaître le sort d'un otage, avec la perspective peu réjouissante qu'ils lui coupent les oreilles ou des doigts pour faire accélérer les négociations. Cependant, il savait comment s'y prendre avec ces malandrins. Quoi qu'il en soit, c'était le moyen le plus sûr d'aboutir à une issue satisfaisante. Le juge se leva et se dirigea de nouveau vers la cour glaciale.

Les réfugiés avaient gloutonnement leur gruau. Le juge se promena parmi eux jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le jeune garçon auquel il avait confié son cheval. Voyant qu'il venait de terminer son frugal repas, il lui demanda de lui montrer les écuries.

Dans l'enclos découvert, le vent du nord les cingla de plein fouet. Il n'y avait personne alentour. Attirant le jeune garçon à l'écart, à l'abri d'un mur, il eut une longue conversation avec lui. Enfin il lui posa une question et, comme le garçon acquiesçait énergiquement, il lui remit les feuilles roulées.

— Je te fais confiance ! dit-il en lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

Et le juge retourna dans la cour.

Monsieur Min était au bas des marches du bâtiment principal.

— Je vous ai cherché partout ! pesta-t-il. Mon frère vous prie de monter le voir tout de suite, avant le riz du soir.

Min lui fit emprunter un large escalier, à côté de l'entrée de la salle, jusqu'à un vaste palier faiblement éclairé sur lequel ouvraient plusieurs portes ; il devait probablement s'agir des appartements de la famille Min. Monsieur Min frappa doucement à la porte de gauche. Elle s'entrouvrit, laissant apparaître le visage ridé d'une vieille femme. Min lui chuchota quelques mots. Au bout d'un moment, la porte fut ouverte en grand et Min fit signe au juge de le suivre.

Une odeur douceâtre de plantes médicinales flottait dans la pièce surchauffée. Elle provenait d'un récipient qui fumait sur le grand brasero de bronze posé par terre, au fond de la chambre. Des charbons rougeoyaient. La pièce, meublée avec simplicité, était brillamment éclairée par deux grands chandeliers de cuivre placés sur une petite table. Le mur du fond était entièrement occupé par un gigantesque lit à baldaquin d'ébène finement sculptée, aux lourds rideaux de brocart ouverts. Monsieur Min invita le juge à s'asseoir dans le fauteuil, à la tête du lit ; pour sa part, il prit place sur un tabouret juste à côté. La vieille femme resta debout au pied du lit, les mains croisées dans ses longues manches.

Le juge dévisagea le vieillard qui l'observait, calé contre un oreiller, fixant sur lui des yeux éteints et ourlés de rouge. Ils semblaient étrangement grands dans ce visage émacié et creusé de rides. Des mèches grasses de cheveux gris lui collaient au front, large et luisant de sueur ; une moustache grise, clairsemée, surmontait ses lèvres minces et pincées. Une barbe blanche s'étalait en broussaille sur l'épais couvre-lit de soie.

— Ce monsieur est le magistrat Ti, frère-né-avant-moi, chuchota monsieur Min. Il faisait route vers la capitale lorsqu'il a été surpris par les inondations. Il...

— Je l'avais vu, je l'avais vu dans l'almanach ! fit brusquement le vieux propriétaire d'une voix haut perchée et chevrotante. Lorsque la neuvième constellation entre dans le signe du tigre, une terrible catastrophe se prépare. C'est ce qu'indique l'almanach, et très clairement. Catastrophes et violences... Mort violente...

Le vieillard ferma les yeux en respirant bruyamment. Puis il poursuivit, les yeux toujours clos :

— Voyons, quand cela s'est-il produit pour la dernière fois ? Ah oui, c'était il y a douze ans ! Je venais de commencer à monter à cheval, oui... c'est cela... L'eau montait, montait, elle arrivait jusqu'aux marches de la loge de garde. J'ai vu de mes propres yeux...

Le vieillard fut interrompu par une quinte de toux qui secoua violemment ses frêles épaules. La vieille femme s'approcha aussitôt du lit et donna à boire à son époux dans un grand bol de porcelaine.

Une fois la toux calmée, monsieur Min reprit :

— Le magistrat Ti doit rester ici ce soir, frère-né-avant-moi. Je pensais que la petite chambre d'en bas pourrait peut-être...

Alors le vieillard ouvrit brusquement les yeux. Fixant le juge d'un air songeur, il marmonna :

— Tout concorde parfaitement. Le signe du Tigre... Les Tigres volants sont arrivés, l'inondation aussi, je suis tombé malade et Ki-you est morte. Nous ne pourrons pas l'enterrer, quand bien même...

Le vieillard fit un effort désespéré pour se redresser et s'asseoir ; des mains noueuses sortirent de sous le couvre-lit. Se radossant contre l'oreiller, il dit d'une voix rauque à monsieur Min :

— Ils vont hacher son cadavre en morceaux, les monstres. Tu dois essayer de...

Comme il suffoquait, son épouse le prit par les épaules, puis le vieil homme ferma de nouveau les yeux.

— Ki-you était la fille de mon frère, chuchota dans un souffle monsieur Min au juge Ti. Elle n'avait que dix-neuf ans et était très douée. Mais elle est née avec une santé délicate. Elle avait le cœur fragile, voyez-vous. Toutes ces émotions l'ont épuisée. Elle

est morte hier soir, juste avant le dîner. Une crise cardiaque. Mon frère l'adorait. Cette affligeante nouvelle l'a fait rechuter, il...

Monsieur Min laissa sa phrase en suspens.

Le juge hocha la tête d'un air distrait. Il regardait le grand buffet, contre le mur latéral, à côté duquel se trouvaient selon l'usage les quatre coffres à vêtements, un par saison, et un autre, plus grand, en fer, fermé par un gros cadenas de cuivre. Comme il tournait la tête, il croisa le regard du malade. Ses yeux brillaient à présent d'une lueur sournoise. Son épouse était allée attiser le brasero, à l'autre bout de la chambre.

— Oui, c'est là qu'était l'or ! ricana le vieillard. Quarante splendides lingots d'or, magistrat ! L'équivalent de deux cents pièces d'or !

— C'est Aster qui l'a volé, la sale petite catin ! fit une voix sèche et cassante derrière le juge.

C'était la vieille femme ; elle fixait un regard mauvais sur le grabataire.

— Aster était une jeune servante, expliqua Min au juge d'un air gêné. Elle a disparu hier soir, pour rejoindre les brigands.

— Elle voulait coucher avec ces chiens, avec tous, sans exception, ajouta la vieille. Et ensuite, s'enfuir avec l'or.

Le juge se leva et marcha vers le coffre-fort. Il l'examina avec curiosité.

— La serrure n'a pas été forcée, remarqua-t-il.

— Elle avait la clef, pardi ! repartit la vieille.

La main décharnée du malade s'agrippa à la manche de son épouse. Le vieillard lui jeta un regard implorant. Il désirait parler, mais seuls des sons incohérents franchirent ses lèvres contractées par l'effort. Soudain, des larmes apparurent au bord de ses yeux et se mirent à couler le long de ses joues creuses.

— Non, elle ne l'a pas pris ! Tu dois me croire ! sanglota-t-il. Comment aurais-je pu, malade comme je suis... Personne n'a pitié de moi, personne !

Son épouse se pencha vers lui et lui essuya le nez et la bouche avec un mouchoir. Le juge détourna les yeux et se pencha à nouveau sur le coffre-fort. Il était recouvert d'épaisses

plaques de fer, et le gros cadenas était intact, sans la moindre éraflure. Lorsqu'il retourna vers le lit, le vieillard s'était ressaisi.

— Il n'y avait que moi, dit-il d'un ton las au juge, mon épouse et ma fille, à savoir où se trouvait la clef. Personne d'autre.

Un faible sourire se dessina lentement sur ses lèvres exsangues. Tendant la main droite, il effleura de ses longs doigts osseux le complexe motif floral sculpté du bois de lit.

— Aster ne cessait de rôder par ici, surtout quand tu avais de la fièvre ! fit la femme avec une vive animosité. Tu lui as indiqué la cachette sans même t'en rendre compte !

Le vieillard étouffa un petit rire. Ses doigts maigres venaient de se refermer sur un bouton de fleur sculpté dans le bois. Il y eut un déclic et un petit panneau s'ouvrit au bord du lit. Dans une cavité peu profonde se trouvait une grosse clef de cuivre. Tout en gloussant de plaisir comme un enfant, le vieux monsieur s'amusa à ouvrir et à fermer le panneau, inlassablement.

— Un beau brin de fille ! pouffa le vieillard. De la meilleure souche paysanne qui soit !

Quelques gouttes de salive perlèrent au coin de ses lèvres.

— Tu aurais dû penser au mariage de ta fille, au lieu de t'occuper de cette garce ! remarqua sa femme.

— Oh oui, ma chère fille ! dit le propriétaire foncier, retrouvant son sérieux. Ma chère et tendre enfant, si intelligente !

— C'est moi qui ai tout arrangé avec la famille Liang ; c'est moi qui lui ai préparé son trousseau ! vitupéra la vieille femme. Pendant que derrière mon dos, tu...

— Je ne voudrais pas vous déranger plus longtemps, interrompit le juge en faisant signe à monsieur Min de se lever.

— Attendez ! s'écria tout à coup le vieillard, fixant le juge d'un regard dur et suspicieux, avant de déclarer d'une voix ferme : Vous occuperez la chambre de Ki-you, magistrat.

Puis il poussa un profond soupir et referma les yeux.

Monsieur Min raccompagna le juge Ti à la porte, tandis que la vieille femme accroupie auprès du brasero en attisait les braises avec des pincettes de cuivre tout en maugréant.

— Votre frère est très malade, remarqua le juge en descendant l'escalier.

— En effet, répondit monsieur Min. Mais nous serons bientôt tous morts. Ki-you a eu de la chance, elle est morte paisiblement.

— Juste avant son mariage, apparemment.

— Oui, elle était fiancée depuis longtemps au jeune Liang, l'aîné des fils du propriétaire d'un vaste domaine qui s'étend au-delà du fort. Ils devaient se marier le mois prochain. Un charmant jeune homme, pas particulièrement beau, mais d'un caractère à toute épreuve. Je l'ai rencontré une fois en ville avec son père. Quand je pense que nous ne pourrons même pas les prévenir de la mort de Ki-you !

— Où repose son corps ?

— Dans un cercueil provisoire, dans notre petite chapelle bouddhique. Ah ! Yen et Liao nous attendent déjà ! s'exclama-t-il en arrivant au bas de l'escalier. Vous n'avez pas l'intention de vous rendre immédiatement dans votre chambre, n'est-ce pas ? C'est inutile, ce me semble. Il y a un petit cabinet de toilette juste dehors.

EN ENTRANT dans la vaste salle du rez-de-chaussée, le juge découvrit Min, Yen et Liao assis à la grande table du fond. Quatre bols de riz en terre cuite y avaient été disposés ainsi que quatre plats de légumes au vinaigre et un autre de poisson salé.

— Veuillez nous excuser pour cette maigre chère ! dit Min constraint d'observer les règles de l'hospitalité.

Levant ses baguettes pour signifier à ses hôtes que le repas pouvait commencer, il grommela :

— Et les provisions s'amenuisent. Mon frère aurait dû veiller à ce que...

Min secoua la tête et enfouit son visage dans son bol de riz.

Ils mangèrent en silence un bon moment. Le juge avait faim : il trouva ces mets simples et nourrissants tout à fait à son goût. Le régisseur alla chercher sur la table murale un pichet de vin et

quatre petites tasses de porcelaine. Comme il servait le vin tiède, l'intendant lui jeta un regard surpris et dit avec humeur :

— Ainsi, c'est toi Yen qui as sorti ce pichet ! Comment peux-tu encore songer à boire du vin au lendemain de la mort de mademoiselle Ki-you, et dans la situation où nous nous trouvons, qui plus est !

— Pourquoi laisserions-nous ces brigands sans foi ni loi siffler notre vin ? repartit avec indifférence le régisseur. Le meilleur cru, par-dessus le marché ! Vous n'y voyez pas d'inconvénient, n'est-ce pas, monsieur Min ?

— Allez-y, allez-y ! grommela le gros homme la bouche pleine.

L'intendant baissa la tête. Le juge remarqua que ses mains tremblaient. Il goûta le vin et le trouva exquis.

Tout à coup, l'intendant reposa bruyamment ses baguettes. Jetant un coup d'œil gêné au juge, il dit timidement :

— En tant que magistrat, vous devez avoir eu souvent à traiter avec des voleurs ; brigands et autres, Excellence. Ne pourrions-nous pas les convaincre d'accepter une sorte de lettre de change ? Le propriétaire est en très bons termes avec deux banquiers de la ville et...

— De ma vie je n'ai vu de bandits accepter autre chose que des espèces sonnantes et trébuchantes, répondit sèchement le juge.

Le magistrat se leva et ôta sa pelisse de fourrure. Il portait dessous une longue robe de voyage de coton brun matelassé, retenue par une large ceinture de soie noire enroulée plusieurs fois autour de la taille. Comme il déposait son manteau sur la table murale, il déclara :

— Ne soyons pas trop pessimistes pour l'instant ! Je vois plus d'un moyen de nous sortir de cette situation.

Puis il retourna s'asseoir et repoussa en arrière son bonnet de fourrure. Posant les coudes sur la table, il reprit en regardant ses trois compagnons bien en face :

— Certes, les brigands doivent être de fort méchante humeur, convaincus que votre histoire d'or volé n'était qu'une échappatoire. Et ils sont pressés par le temps, parce qu'ils doivent avoir rejoint leurs radeaux avant la décrue. Ils

redoutent les soldats du fort. Or il est très difficile de traiter avec des individus en proie à la peur. Il ne faut vous attendre de leur part à aucune pitié. Inutile non plus de parlementer avec eux avant de nous trouver nous-mêmes en position de force. Je suppose que vos fermiers ont l'habitude d'aller pécher dans le fleuve en été, non ?

Comme le régisseur et l'intendant opinaiient, le juge poursuivit :

— Parfait. À mon avis, les bandits attaqueront à l'aube. Ce soir, vous allez choisir deux hommes bien bâtis sachant pécher, vous leur donnerez un grand filet et les ferez monter de ce côté-ci du toit de la loge de garde. Ces préparatifs doivent être tenus secrets, car il se peut que les brigands aient un espion infiltré parmi les réfugiés. Quand les bandits arriveront, je sortirai leur parler. Je sais comment m'y prendre avec ce genre d'individus. Je dirai à leur chef que nous sommes bien armés, mais que nous n'opposerons aucune résistance s'ils nous laissent la vie sauve : qu'ils entrent dans la maison et y prennent tout ce qu'ils désirent, y compris les nombreux objets de valeur en or et en argent. Ils accepteront le marché, naturellement. Car cela leur permettra de piller tranquillement la maison et de nous assassiner ensuite. Mais dès que le chef et ses gardes du corps auront franchi le portail, nos hommes leur lanceront du toit le filet dessus tandis que nous refermerons les portes au nez et à la barbe du reste de la bande. Le chef et ses hommes seront assurément très bien armés, eux, mais une fois prisonniers dans le filet, il nous sera facile de les maîtriser avec quelques coups de fléau bien sentis. Ainsi, nous aurons des otages et pourrons entamer des négociations sérieuses.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, déclara monsieur Min en approuvant de la tête.

Le visage de l'intendant s'était éclairé, mais le régisseur fit la moue et dit d'un air préoccupé :

— Beaucoup trop risqué ! S'il y a le moindre problème, les vauriens prendront tout leur temps pour nous tuer : ils nous tortureront !

Ignorant les exclamations affolées de Min et de Liao, le juge déclara avec fermeté :

— Si cela se passe mal, vous n'aurez qu'à refermer la porte derrière moi. Je me débrouillerai tout seul.

Et il ajouta avec un léger sourire :

— Je suis né sous le signe du Tigre, savez-vous !

Monsieur Min le dévisagea d'un air pensif, puis dit au bout d'un moment :

— C'est d'accord. Je vais faire préparer le piège. Venez m'aider, Liao.

Il se leva vivement et demanda :

— Voulez-vous conduire le magistrat à sa chambre, Yen ? Je dois aller prendre mon tour de garde.

Et, à l'adresse du juge :

— Nous nous relayons toutes les trois heures, au cas où les brigands surgiraient, et ce toute la nuit.

— Je me joins à vous, bien entendu, dit le juge. Pourrais-je prendre mon tour juste après vous, monsieur Min ?

Monsieur Min protesta qu'il lui était impossible d'accepter une telle proposition, mais devant l'insistance du juge, il fut décidé que ce dernier prendrait le relais à la tour de guet de minuit à trois heures du matin. Yen le remplacerait ensuite jusqu'à l'aube.

Monsieur Min et l'intendant partirent pour la remise où étaient rangés les filets de pêche. Le juge mit son manteau de fourrure sur l'épaule, prit son épée et suivit Yen dans l'escalier. Le régisseur le conduisit jusqu'au premier palier d'où partait un petit escalier vermoulu montant à l'étage supérieur. Là, un simple couloir se terminait par une unique porte en bois massif.

Yen s'arrêta devant et remarqua d'un air contrit :

— Je regrette que le maître vous ait destiné cette chambre, Excellence. J'espère que cela ne vous dérange pas de dormir dans une pièce où hier soir seulement... Je pourrais fort bien vous en trouver une autre au rez-de-chaussée, personne ne saura que...

— Cette chambre me convient parfaitement, coupa le juge.

Le régisseur ouvrit la porte et le fit entrer dans une pièce obscure et glaciale. Tout en allumant la chandelle, sur la table basse, il reprit :

— Enfin, c'est la chambre la mieux meublée de la maison, naturellement. Mademoiselle Ki-you avait un goût exquis, Excellence, comme vous pouvez le constater vous-même.

Il montra d'un geste ample tous les meubles de la chambre. Désignant les larges portes coulissantes qui occupaient la plus grande partie du mur opposé, il expliqua :

— Elles donnent sur un balcon qui occupe toute la largeur de ce dernier étage. Mademoiselle Ki-you s'y asseyait les soirs d'été pour y jouir du spectacle de la lune sur les montagnes.

— Elle était toute seule à cet étage ?

— Oui, il n'y a pas d'autres chambres. À l'origine, cette pièce servait de débarras, paraît-il. Mais Mademoiselle Ki-you aimait bien la vue et le calme de ce lieu, et le maître, son père, la lui a donnée, bien qu'elle eût dû normalement loger dans les appartements des femmes, dans l'aile ouest du bâtiment. Eh bien, je vais vous envoyer le vieux domestique de monsieur Min avec du thé chaud. Reposez-vous bien, Excellence ! Je viendrai vous chercher à minuit.

QUAND LE RÉGISSEUR eut refermé la porte derrière lui, le juge remit sa pelisse de fourrure car il faisait un froid glacial dans la pièce, et un mauvais courant d'air s'infiltrait par les portes coulissantes. Il déposa son épée sur la table en bois de rose, au centre de l'épais tapis bleu, puis examina nonchalamment la chambre. Dans le coin, à droite de l'entrée, se trouvait un lit étroit, aux quatre montants duquel pendait un délicat rideau de gaze. À côté du lit, les quatre coffres à vêtements en cuir laqué de rouge étaient empilés et l'on avait placé auprès des portes coulissantes une table de toilette sur laquelle étaient encore disposées des petites boîtes de poudre bien alignées, sous un miroir rond en argent poli. À gauche de l'entrée, il découvrit un luth à sept cordes prêt à l'usage sur une haute table à musique oblongue, puis une charmante petite bibliothèque de bambou verni. Dans le coin, près des portes coulissantes, il y avait un secrétaire en ébène sculptée. Le juge s'en approcha pour regarder de plus près le tableau accroché au

mur. Il représentait une branche de prunier en fleur, bel exemple de l'œuvre d'un maître ancien. Il remarqua que la pierre à encre, le porte-pinceaux, le presse-papier et tout le nécessaire à écrire étaient des pièces de valeur, choisies visiblement avec amour. La chambre portait la marque d'une personnalité bien précise : celle d'une jeune fille cultivée, au goût délicat.

Le magistrat s'assit sur la chaise de bambou, à la table centrale, mais il se releva brusquement, sentant le siège ployer sous son poids. La jeune morte devait être une personne menue. Après avoir approché le massif tabouret d'ébène de la table à musique, il s'y installa, étendit les jambes, puis écouta un long moment le mugissement du vent qui tourbillonnait autour du toit.

Tout en caressant lentement sa longue barbe, le juge s'efforça de remettre de l'ordre dans la confusion d'idées qui assaillaient son cerveau. Il n'était pas sûr que la ruse visant à attraper le chef des bandits dans le filet de pêche réussisse. Il avait fait cette proposition avant tout pour redonner courage au vieux monsieur Min et le tirer de sa léthargie fataliste. Il n'était pas certain non plus que le plan qu'il venait de mettre à exécution fonctionne. Le plus sûr était encore à ses yeux de parlementer personnellement avec les brigands. Les autorités répugnaient à promettre leur grâce aux bandits qui détenaient un fonctionnaire en otage, en échange de la liberté de celui-ci. Et elles avaient parfaitement raison, car ce genre d'arrangement ne pouvait que nuire à leur prestige et inciter d'autres scélérats à user du même expédient. Toutefois, peut-être feraient-elles une exception pour lui, étant donné le rang élevé auquel il venait d'être promu. Et s'il sortait vivant de cette mésaventure, il veillerait à ce que les vauriens soient finalement châtiés comme ils le méritaient. Enhardis par leur succès, ils ne tarderaient pas à commettre de nouveaux forfaits, et c'est alors qu'il leur réglerait leur compte. Car la grâce ne s'applique qu'aux crimes accomplis.

Le juge se demanda rêveusement qui avait pu voler l'or du propriétaire terrien. La scène fort gênante dont il avait été témoin dans la chambre du malade prouvait que la servante

avait eu maintes occasions de découvrir la cachette de la clef. Mais il avait également ressenti une impression étrange, dont il ne parvenait à saisir le sens véritable. Le vieillard était censé avoir adoré sa fille ; or il n'avait fait qu'une seule fois réellement allusion à elle, et ce d'un ton plutôt désinvolte. Et pourquoi avait-il tant insisté pour qu'il occupât la chambre de la jeune fille ?

Un coup frappé à la porte le tira de ses réflexions. Un vieillard voûté, en longue robe bleue de vulgaire coton entra. Il déposa silencieusement devant le juge une théière dans son panier ouatiné, ainsi qu'un baquet d'eau au pied de la table de toilette. Comme il se dirigeait vers la porte, le juge lui fit signe d'attendre un instant.

— Mademoiselle Ki-you était-elle toute seule lorsqu'elle a eu cette crise cardiaque ? demanda le juge.

— Oui, Noble Seigneur.

Et le vieillard se lança dans une longue histoire, dans un patois local impossible à suivre.

— Parle plus doucement, veux-tu ! l'interrompit-il avec humeur.

— Je disais qu'elle était allongée là sur son lit, répéta le vieux domestique d'un ton bourru. Elle s'était habillée de pied en cap pour dîner ; elle avait mis sa robe de soie blanche, la meilleure qualité qui soit. Ça n'a pas dû être donné, à mon avis. Comme elle ne descendait pas dîner, monsieur Yen est monté frapper à sa porte. Elle ne répond pas, alors monsieur Yen redescend et va chercher le maître qui vient me chercher à son tour. Le maître et moi, on monte et on la trouve là, sur le lit, comme je vous l'ai déjà dit. Nous pensons qu'elle dort. Mais pas du tout ! Quand le maître l'appelle, elle ne répond pas. Il se penche sur elle, lui prend le pouls, lui soulève les paupières. « C'est le cœur qui a lâché », il me dit tout pâle. « Va chercher ta femme. » Je vais chercher ma vieille femme et une civière en bambou, et on la descend à la chapelle. Elle était pas légère, croyez-moi ! Le maître appelle monsieur Liao, l'intendant, pour nous aider à la mettre dans un cercueil ; mais le pauvre bougre est tellement retourné par la nouvelle qu'il est bon à rien. Alors j'ai dit ne vous inquiétez pas, on va bien y arriver. Et on y est arrivés.

— Je vois, fit le juge. Triste histoire.

— Pas aussi triste que d'avoir fait toute la route depuis la ville pour se faire hacher menu par une bande de pillards. Enfin... j'ai vécu assez vieux et sans manquer de rien ; mes enfants sont grands et tous mariés, alors de quoi aurais-je à me plaindre ? Je dis toujours...

Sa voix fut brusquement couverte par le crépitement de la pluie torrentielle sur les tuiles.

— Comme si on manquait d'eau ! maugréa le vieillard avant de quitter la chambre.

Si ce déluge continuait, se dit le juge, l'eau allait effectivement monter encore. Par ailleurs, cela empêcherait les Tigres volants de lancer une attaque nocturne. Il se dirigea en soupirant vers la table de toilette et se lava le visage et les mains. Puis il ouvrit le tiroir du haut et chercha parmi les affaires de toilette un peigne pour sa barbe et ses favoris. Il fut étonné d'y découvrir un petit morceau de brocart ; cela lui sembla un étrange endroit pour ranger un manuscrit ou une peinture. Après en avoir dénoué le ruban, il déroula le tissu : c'était une très jolie miniature représentant une jeune fille. Il s'apprêtait à l'enrouler de nouveau lorsque son regard fut attiré par une inscription dans la marge : « À ma fille Ki-you, à l'occasion de l'anniversaire de ses seize ans. » Ainsi, telle était la jeune fille dont il occupait à présent la chambre ! Tout au moins, telle qu'elle était il y a trois ans. Posant le portrait sur la table, le juge entreprit de l'observer attentivement.

C'était un portrait en buste, le visage tourné de trois quarts. La jeune fille portait une robe lilas au motif de fleurs de prunier, et tenait dans sa frêle main droite une branche de ces mêmes fleurs. Ses cheveux noirs et soyeux étaient coiffés en arrière et réunis en une queue sur la nuque. Ses épaules étroites et tombantes laissaient imaginer un corps plutôt mince, et l'on pouvait deviner une légère voussure du dos. Elle avait un visage étonnant, non pas beau au regard des critères généralement admis, mais étrangement fascinant. Les sourcils étaient légèrement trop hauts, le nez bien fait mais un peu trop aquilin, tandis que la pâleur des joues creuses et les fines lèvres exsangues témoignaient d'une santé depuis longtemps

défaillante. C'était le regard intense et captivant de ses grands yeux qui lui conférait ce charme mystérieux. Mystérieux, car il y brillait une lueur possessive, presque avide, plutôt troublante.

Le peintre n'était certainement pas dénué de talent. Il avait doté ce portrait de tant de vie que le juge se sentit brusquement mal à l'aise, comme s'il se trouvait dans la chambre d'une jeune fille toujours vivante et susceptible d'y faire irruption à tout moment.

Contrarié, le juge reposa le portrait. Il écouta un moment le bruit de la pluie, en essayant de deviner en quoi précisément les yeux de la jeune fille l'avaient troublé. Son regard fut attiré vers la petite bibliothèque, il se leva aussitôt et s'en approcha. Il négligea tout de suite les ouvrages habituels, généralement présents dans toutes les chambres de jeunes filles, tels que *La Maîtresse de maison accomplie* ou le *Traité de savoir-vivre à l'usage des dames*. Les œuvres choisies de quatre poètes romantiques l'intéressèrent davantage, car les pages cornées étaient la preuve d'une lecture assidue et passionnée de la part de la jeune fille. Il allait les remettre en place quand il changea brusquement d'avis et relut les noms des poètes. Oui, ils s'étaient tous les quatre suicidés. Tiraillant pensivement sa moustache, le juge s'efforça d'envisager la conséquence éventuelle d'une telle découverte. Puis il passa en revue les autres livres. La perplexité se peignit sur son visage : ce n'était qu'ouvrages taoïstes traitant de diététique et autres méthodes pour guérir les maladies et prolonger la vie, et exposant des recettes alchimiques pour préparer l'élixir de longue vie. Le juge retourna vers la table et réexamina le portrait en l'approchant de la chandelle.

Il commençait à comprendre. Souffrant d'une maladie de cœur chronique, la malheureuse enfant était obsédée par l'idée de mourir jeune, ou de mourir avant d'avoir réellement vécu. Cette peur morbide l'avait poussée à essayer de trouver un réconfort dans les ouvrages de ces quatre poètes désabusés et las de vivre. Quant à elle, elle avait des yeux avides, avides de vie, et d'une avidité telle qu'elle attirait irrésistiblement l'observateur vers elle, comme poussé par le vain désir de se voir communiquer une part de son énergie. Il comprit également

alors pourquoi elle avait rangé ce portrait dans le tiroir de sa table de toilette : afin de le comparer chaque jour avec son reflet dans le miroir, à l'affût du moindre indice de détérioration de sa santé. Quelle jeune fille touchante !

Sa prédilection pour le motif du prunier en fleur était tout à fait explicable. Les petites fleurs blanches éclosant sur une vieille branche noueuse, apparemment morte, étaient le symbole traditionnel du printemps, époque où la vie assoupie durant l'hiver renaît dans toute sa splendeur. Le juge marcha vers les coffres à vêtements et ouvrit le premier de la pile. Presque tous ses effets, soigneusement pliés, étaient ornés d'une fleur de prunier, tissée ou brodée.

Le juge se versa une tasse de thé qu'il but avec avidité. Puis il ôta son bonnet et le posa sur la table, à côté de son épée. Après avoir enlevé ses bottes, il s'allongea sur le lit, tout habillé, gardant son manteau de fourrure. Écoutant le crépitement monotone de la pluie, il essaya de trouver le sommeil, mais le portrait de l'enfant défunte lui revenait sans cesse à l'esprit.

« Je reconnaiss que ces fleurs sont quelque peu communes, mais pourquoi ne les aimeraït-on pas, après tout ? »

Le juge ouvrit les yeux en sursaut et se redressa sur le lit. Dans la lueur vacillante de la chandelle, il vit qu'il était seul dans la chambre. Il avait dû entendre en rêve la voix timide de la jeune fille. C'était exactement la question qu'elle semblait poser à qui regardait son portrait. Il referma résolument les yeux et s'abandonna au bruit apaisant de la pluie. La fatigue ne tarda pas à avoir raison de ses sens, et il sombra dans un lourd sommeil sans rêves.

CE FUT YEN qui le réveilla en le secouant par l'épaule. En se levant, il remarqua que la pluie avait cessé.

— Quand s'est-il arrêté de pleuvoir ? demanda-t-il au régisseur en ajustant son bonnet.

— Il y a une demi-heure environ, Excellence. Ce n'est plus qu'une petite bruine. Juste avant de quitter la tour de guet, j'ai

aperçu de la lumière dans les grottes des bandits. J'ignore ce qu'ils préparent.

Le régisseur descendit avec le juge dans la salle du rez-de-chaussée, éclairant la voie avec une petite lampe-tempête recouverte de papier huilé. Il ne restait du grand feu que quelques braises rougeoyantes, mais il faisait encore bon dans la pièce.

La cour humide et obscure paraissait par contraste encore plus froide et lugubre. En passant près de la loge de garde, le régisseur leva sa lanterne et éclaira trois hommes tapis contre le mur.

— Ils ont disposé un filet sur le toit, Excellence, chuchota Yen. Ces trois hommes sont d'excellents pêcheurs et ils grimperont sur le toit en un clin d'œil.

Le juge opina de la tête. Le vent était en train de tomber, remarqua-t-il.

Suivant Yen de près, il gravit les marches de pierre étroites et glissantes qui menaient en haut du mur d'enceinte. Puis il suivit le régisseur le long du rempart jusqu'à la petite tour de guet bâtie au coin sud-est. Une échelle de bois branlante conduisait au sommet, où il découvrit une petite plate-forme entourée d'une solide balustrade en gros rondins. Les poutres basses du toit pointu les protégeraient non seulement de la pluie et du vent, mais aussi des flèches d'un éventuel assaillant.

— En vous asseyant sur ce banc, Noble Juge, vous serez bien à l'abri, et vous aurez également un excellent point de vue sur les environs.

Yen posa la lanterne sur le plancher, mais ne fit pas mine de vouloir s'éloigner.

— Vous feriez mieux d'aller vous reposer un peu avant de revenir me relayer, lui conseilla le juge.

— Je ne me sens nullement fatigué, Noble Juge. C'est l'excitation du moment, j'imagine. Cela vous dérange-t-il que je vous tienne un peu compagnie ?

— Pas le moins du monde, répondit le juge en désignant le banc où Yen prit place à ses côtés.

— On les voit parfaitement à présent, Noble Juge ! Regardez, ils ont allumé un feu, devant la plus grande des grottes. Que peuvent-ils bien faire ?

Le juge Ti scruta le flanc de la montagne.

— Le Ciel seul le sait, dit-il en haussant les épaules. Ils ont peut-être besoin de se réchauffer.

Il tourna la tête vers le sud. Pas une lumière ne brillait dans l'obscurité, et l'on n'entendait que le grondement sourd du fleuve. Le juge resserra son manteau contre lui. Si le vent s'était calmé, il faisait encore très froid là-haut.

— Lorsque je suis allé voir le vieux propriétaire, dit-il en frissonnant, il m'a semblé qu'il perdait la tête par moments. Mais à part ça, il m'a fait l'impression d'être un vieux monsieur clairvoyant.

— Aussi clairvoyant que possible ! C'est un homme sévère, mais juste et estimé, toujours à l'écoute des besoins de ses fermiers. Rien d'étonnant qu'il soit aussi populaire dans la région. Jusqu'à ce qu'il tombe malade, il avait une vie plutôt agréable ici. Son travail consistait essentiellement à faire la tournée de ses fermes, collecter les fermages et écouter les doléances. C'était une vie monotone, certes, jusqu'à l'inondation, bien sûr ! Grands dieux, était-ce différent en ville ! Connaissez-vous la capitale de notre province, Noble Juge ?

— Je n'y ai fait qu'y passer une ou deux fois. C'est une ville très animée.

— Animée, vous pouvez le dire ! Mais chère aussi ! Il faut beaucoup d'argent pour s'amuser comme on le désire. Et j'appartiens à la branche la plus pauvre de la famille, voyez-vous. Mon père possède un petit commerce de thé, qui lui permet de subvenir aux besoins quotidiens de la famille, mais sans plus. C'est ici que se trouve la fortune, et ce depuis des générations. Le vieux a d'importantes quantités d'or placées en lieu sûr en ville. Sans parler de ses investissements à la campagne.

— Qui héritera de cette fortune à la mort de ce vieux monsieur ?

— Maintenant que mademoiselle Ki-you est morte, tout reviendra à son frère, monsieur Min. Et il a déjà plus qu'il ne lui

en faut ! Mais cela ne le dérange pas d'en avoir davantage, certainement pas !

Après un bref silence, le juge demanda d'un air détaché :

— Étiez-vous présent lorsqu'on a découvert la jeune fille morte ?

— Hein ? Présent ? Non, je n'étais pas là. Mais c'est moi qui me suis aperçu qu'il se passait quelque chose d'anormal. Mademoiselle Ki-you s'était sentie un peu déprimée dans l'après-midi, comme nous tous, semble-t-il, et la maîtresse a dit qu'elle était montée plus tôt que d'habitude. Ne la voyant pas apparaître dans les appartements de la maîtresse pour le riz du soir, et comme elle ne répondait pas lorsque je suis monté frapper à sa porte, je suis allé prévenir monsieur Min. Il est monté avec son domestique et l'a découverte sur son lit, toute habillée, morte.

— Ne serait-il pas envisageable qu'elle se fût suicidée ?

— Suicidée ? Grands dieux, non ! Le vieux monsieur Min s'y connaît en médecine, et il a tout de suite vu qu'elle avait eu une crise cardiaque, alors qu'elle faisait un petit somme avant le dîner. J'ai annoncé la nouvelle au maître et à son épouse — tâche des moins réjouissantes, croyez-moi ! Le vieillard a eu une nouvelle attaque et son épouse toutes les peines du monde à lui faire reprendre ses esprits. Enfin, entre-temps, monsieur Min avait fait placer le corps dans un cercueil provisoire, dans la chapelle domestique. Voilà comment les choses se sont passées.

— Je vois, répondit le juge. Lorsque je suis allé voir le propriétaire, son épouse a fait une réflexion au sujet d'une servante, une certaine Aster. Elle a laissé entendre que celle-ci savait où était caché l'or et qu'elle était partie avec. Je n'ai pas très bien compris de quoi il retournait.

— Eh bien, cela semble en effet l'explication la plus vraisemblable de la disparition de l'or, Noble Juge. Il se trouvait dans le coffre-fort de la chambre du maître ; quarante lingots d'or, représentant deux cents pièces d'or. La clef était cachée derrière un panneau secret, dans le cadre du lit du maître. Seuls son épouse et lui-même en connaissaient la cachette. Or Aster est une jeune fille sans éducation, mais des plus mignonne, et maligne comme ces filles de la campagne savent l'être. Elle a fait

du charme au vieux et s'est laissé cajoler à l'occasion, dans l'espoir, à mon avis, d'être prise comme concubine un jour ou l'autre.

Yen fit une grimace puis reprit :

— Toujours est-il qu'il lui a montré la cachette de la clé ou lui a révélé l'endroit à un moment où la fièvre le faisait délirer. Quand les bandits sont arrivés, Aster, se disant qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, a pris l'or et la poudre d'escampette. Elle a enterré son trésor au pied d'un arbre ou d'un rocher, puis est allée voir les bandits. Ces chiens n'allait pas renvoyer dans ses foyers un aussi beau brin de fille ! Ensuite, elle pourrait s'enfuir, reprendre l'or et épouser un gros boutiquier de la province voisine. Ce qui n'est pas un si mauvais calcul, quand on y pense ! Bon, je devrais peut-être rentrer à présent. Vous voyez ce gong de bronze suspendu aux poutres ? Si jamais ces ordures arrivaient jusqu'ici, vous pourriez toujours donner l'alarme en le faisant sonner. Je serai de retour à l'heure ! Non, merci, gardez la lanterne, je connais le chemin.

Le juge Ti retourna s'asseoir sur le banc, les bras croisés sur la balustrade, face à la montagne plongée dans les ténèbres. Il savait parfaitement ce qu'étaient en train de préparer les bandits, car il avait distingué les madriers autour desquels les silhouettes sombres s'agitaient, devant le feu. Il n'avait rien dit à Yen Yuan pour ne pas l'affoler – quoique ce lascar semblait le moins inquiet de tous les prisonniers de cette demeure. En fait, les bandits étaient en train de construire un bâlier. Mais il ne pensait pas qu'ils donneraient l'assaut avant l'aube, à moins naturellement que le ciel ne se dégage et que la lune ne se lève. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre.

Les déclarations du régisseur sur la mort de Ki-you concordaient avec ce que lui en avait dit le vieux domestique de monsieur Min. Pourtant, il avait le sentiment désagréable qu'il y avait autre chose là-dessous. Le vieux propriétaire avait dû ressentir lui aussi la même impression ; c'était la seule explication au désir du malade de le laisser passer une nuit dans la chambre de sa fille. Le vieil homme comptait visiblement sur sa perspicacité légendaire pour qu'il y découvre des indices permettant d'éclairer d'un nouveau jour la mort de son enfant.

Il était curieux que le vieux maître ait fait allusion aux prédictions de l'almanach. Ce dernier était établi tous les ans par le Conseil des rites, et tout ce qui concernait le sens caché des signes apparaissant dans le ciel au cours de l'année était rédigé après examen minutieux du *Livre des divinations*. Ces indications ne devaient pas être prises à la légère, car elles incarnaient la sagesse des Anciens. Le juge, quant à lui, était né sous le signe du Tigre. Était-ce l'influence surnaturelle de cet animal du zodiaque qui l'avait conduit ce soir jusqu'à cette ferme isolée ?

Secouant la tête, il décida qu'il valait mieux laisser de côté pour le moment ces considérations occultes pour se concentrer sur des éléments dépendant directement de la volonté des hommes. Ce que le vieillard avait dit des présages de mort violente pouvait se rapporter à l'attaque imminente des Tigres volants comme à la mort soudaine de sa fille. Quel dommage qu'aucun médecin compétent n'ait été présent ! Certes, monsieur Min possédait certains rudiments de médecine ; comme la plupart des chefs de famille, cela faisait partie de leur culture générale. Mais il n'avait certainement pas la compétence d'un médecin professionnel et encore moins celle d'un contrôleur des décès. Le juge quant à lui possédait de sérieuses connaissances en matière de médecine légale et il aurait aimé pouvoir procéder lui-même à l'autopsie de la jeune fille. Mais cela était absolument hors de propos.

Puis il se prit à penser à son escorte, restée de l'autre côté de la brèche. Il espérait qu'il avait été possible de tenir la tête de pont et que les soldats avaient pu y passer la nuit, dans les baraquements. Il était un peu inquiet pour les deux censeurs venus de la capitale pour lui remettre à Pei-tcheou le décret impérial concernant sa promotion. Ils avaient en effet pris la route à la suite de son escorte. Nés et élevés à la capitale, ils étaient habitués à voyager dans les meilleures conditions. Ces considérations le firent penser à ses femmes et à ses enfants. Heureusement, ils se trouvaient dans son village natal, lorsqu'arriva à Pei-tcheou la nouvelle de sa mutation. Le jour de son départ, il avait ordonné à son assistant, Tao Gan, de rester pour accueillir son successeur ; et il avait envoyé ses fidèles

lieutenants, Ma Jong et Tsiao Taï, à Taï yuan prévenir sa Première Épouse et l'escorter, ainsi que ses deux autres épouses et ses enfants, jusqu'à la capitale. La route était sûre, point n'était besoin de s'inquiéter de leur sort.

Le temps passa étonnamment vite. La tête du régisseur apparut en haut de l'échelle beaucoup plus tôt que prévu.

— Rien de nouveau ? demanda-t-il avec empressement en arrivant sur la plate-forme.

— Rien du tout, repartit le juge. Mais on dirait que le ciel se dégage. Si c'était le cas, vous feriez bien de surveiller attentivement ces vauriens, là-bas.

Il prit la lanterne et descendit.

Alors qu'il s'apprêtait à pénétrer dans le bâtiment principal, il rencontra l'intendant Liao qui venait des écuries.

— Il m'avait semblé entendre hennir les chevaux, je suis allé voir s'il ne pleuvait pas dans les écuries. Quand pensez-vous que les bandits passeront à l'attaque, Excellence ? Cette attente insupportable...

— Sûrement pas avant l'aube. Ne fait-il pas très froid là-bas dans ces dépendances ? Comment se portent les femmes et les enfants ?

— Très bien, Excellence. Les murs sont épais, et nous avons recouvert le sol d'une épaisse couche de paille.

Le juge hocha la tête et entra dans la salle. Le feu était complètement éteint ; il faisait un froid glacial dans la pièce où régnait un silence de mort. S'aidant de la lanterne, il retrouva son chemin jusqu'au premier étage sans difficulté ; puis il monta au deuxième, en évitant soigneusement de faire craquer les marches.

EN ENTRANT dans la chambre, il fut surpris de la trouver baignée d'une diffuse lueur argentée. Celle-ci venait des panneaux de papier des portes coulissantes. Il traversa la pièce et les ouvrit en grand. La lune s'était levée, éclairant la montagne d'une lumière blanche presque surnaturelle.

Il sortit sur le balcon. Le plancher et la balustrade de bois plein étaient encore mouillés. À l'extrême gauche se trouvait un porte-pots de fleurs en bambou. Il restait encore quelques pots

vides sur les trois étagères, installées l'une au-dessus de l'autre, comme celles d'une bibliothèque.

Il vit alors que les bandits construisaient bel et bien un bâlier, mais il était peu probable qu'ils eussent terminé leur ouvrage avant l'aube, car il leur faudrait également fabriquer un chariot pour le transporter jusqu'à la loge de garde. Se penchant sur la balustrade, il aperçut, à quelque vingt pieds au-dessous, les toits des bâtiments, à l'arrière de la propriété. Il leva les yeux : les larges poutres du toit descendaient jusqu'au balcon. Sous le linteau des portes coulissantes se trouvait une rangée de panneaux de bois de trois pieds carrés, tous décorés de motifs finement sculptés, représentant des dragons évoluant parmi les nuages. Il se dit que le soin apporté à tous ces détails était la preuve que cette demeure avait au bas mot deux siècles. Les architectes modernes consacraient beaucoup moins d'attention à ce genre de détails.

Le fond de l'air était d'un froid supportable : on aurait dit que le gel s'était éloigné pour un bon moment. Il décida de laisser les portes entrouvertes. Cela lui permettrait également de mieux entendre le gong, au cas où l'on sonnerait l'alarme. Il allait se mettre au lit, lorsqu'il se ravisa en apercevant la table à musique, au fond de la pièce. Il n'avait pas vraiment sommeil : jouer du luth l'aiderait à passer le temps. En outre, tous les anciens traités de luth recommandaient le clair de lune comme le moment idéal pour jouer de cet instrument. Il avait joué de ce luth à sept cordes dans sa jeunesse, car c'était là l'instrument préféré de l'immortel Confucius, et son étude faisait partie de l'éducation de tout lettré. Mais il y avait des années qu'il n'avait pas touché les cordes d'un luth. Il était curieux de savoir s'il parviendrait à se rappeler le complexe doigté.

Il retourna la table à musique derrière laquelle il plaça le siège de manière à être assis dos au mur. Tout en frictionnant et pliant ses doigts gelés, il examina l'instrument avec intérêt. La laque rouge de la caisse plate et oblongue s'était écaillée en maint endroit, preuve que cet instrument d'au moins un siècle était une précieuse pièce de collection. Le juge pinça les cordes de soie les unes après les autres. Le luth avait un ton étonnamment grave ; ses notes résonnèrent dans le silence de la

chambre. Il était à peu près correctement accordé, ce qui prouvait que la jeune fille avait dû en jouer peu avant sa mort. Tout en tournant les chevilles d'agate de la main droite, il essaya de se rappeler le début d'un de ses morceaux préférés. Mais à peine eut-il commencé à jouer qu'il s'aperçut aussitôt que s'il se souvenait parfaitement des notes, il en avait en revanche oublié tous les doigtés. Il ouvrit le tiroir de la table où les luthistes rangent en général leurs partitions. Feuilletant les minces recueils, il n'y découvrit que des compositions classiques d'une grande difficulté. On retrouvait plusieurs fois le fameux morceau *Trois Variations sur le motif de la Fleur de prunier* – ce qui ne s'expliquait que par la préférence de la jeune fille pour ces fleurs. Au fond du tiroir, il découvrit la partition d'une courte pièce, assez facile, intitulée : *Automne au cœur*. Le juge ne la connaissait pas, non plus que les paroles, écrites à côté des notes d'une petite écriture claire. Quelques mots avaient été rayés et la partition corrigée par endroits. Visiblement, il s'agissait d'une des compositions de la jeune morte.

La chanson comportait deux parties :

*Les feuilles jaunissantes
Tombent en tourbillons
Tissant une robe
À la dernière rose de l'automne.
L'automne silencieux
Pèse sur mon cœur
Mon cœur avide
Qui ne trouve nul repos.
Les feuilles jaunissantes
Tourbillonnent dans la brise
Faisant fuir les dernières oies de l'automne.
Que ne m'emmènent-elles
Dans leur pays lointain,
Chez elles, sur leurs ailes,
Là où mon cœur trouvera le repos.*

Le juge joua une fois la mélodie d'un bout à l'autre, très lentement, les yeux rivés sur les notes. Le rythme la rendait plus

facile à apprendre. Après avoir rejoué plusieurs fois de suite les mesures les plus ardues, il sut le morceau par cœur. Remontant d'un mouvement brusque les poignets de son manteau de fourrure, il se concentra pour le jouer sérieusement, la tête levée vers le paysage montagnard baignant sous la lune.

Tout à coup, il s'interrompit. Du coin de l'œil, il venait d'apercevoir une mince jeune fille, debout près du secrétaire. Sa silhouette grise était dans l'ombre, mais les épaules tombantes, le profil au nez busqué et les cheveux tirés en arrière se détachaient distinctement sur le panneau de la porte éclairé par la lune.

Pendant cette fraction de seconde, la silhouette grise était restée là, immobile, avant de se fondre dans les ténèbres.



IL PINÇA LES CORDES DE SOIE LES UNES APRÈS LES AUTRES

Le juge Ti n'avait pas bougé, les mains posées à plat sur les cordes de soie. Il voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge nouée. Puis il se leva, contourna la table à musique, et fit quelques pas prudents en direction du coin gauche de la chambre où l'apparition s'était évanouie. Il fixa d'un air hébété le secrétaire. Il n'y avait personne.

Le magistrat se passa la main sur le visage. Ce devait être le fantôme de la jeune morte.

Il dut faire un effort considérable pour recouvrer ses esprits. Ouvrant en grand les portes coulissantes, il sortit sur l'étroit balcon et respira profondément une bouffée d'air froid. Il avait déjà eu l'occasion au cours de sa carrière de se trouver confronté à des phénomènes surnaturels, mais, en dernière analyse, tous se révélèrent avoir une explication parfaitement matérielle. Cependant, comment pourrait-il y avoir une explication rationnelle à l'apparition de la jeune morte dont il venait d'être à l'instant le témoin ? Pourrait-il s'agir d'un tour de son imagination, tout comme il avait eu l'impression d'entendre la jeune fille lui parler alors qu'il venait de s'allonger sur le lit ? À ce moment, il somnolait, tandis qu'à présent il était parfaitement éveillé.

Secouant la tête d'un air perplexe, il rentra dans la chambre et referma les portes coulissantes derrière lui. Il sortit de sa manche sa boîte à amadou et alluma la petite lampe-tempête. Il était arrivé à une conclusion ; l'apparition de la jeune fille ne pouvait avoir qu'une seule signification : victime d'une mort violente, son âme en peine errait, cherchant désespérément à se manifester, à franchir la barrière séparant les morts des vivants. Alors qu'il était en train de s'endormir, la jeune fille avait réussi à lui faire entendre sa voix. Et à l'instant, au moment où il se concentrat sur le morceau qu'elle avait elle-même composé, le contact s'était établi brusquement, lui permettant de projeter son apparence physique, une fraction de seconde, dans le monde des vivants. Il n'y avait qu'une seule chose à faire. Le juge prit la lanterne et descendit l'escalier.

Il s'arrêta sur le palier de l'étage inférieur. Un rai de lumière filtrait de sous la porte de la chambre du malade. Marchant sur la pointe des pieds il alla coller son oreille au panneau. On entendait le sourd murmure d'une conversation, mais sans pouvoir en distinguer les mots. Au bout d'un moment, le murmure cessa. Puis quelqu'un se mit à entonner tout bas un chant, ressemblant à une incantation magique ou à une prière.

Il descendit dans le grand vestibule. Debout, au pied de l'escalier, il leva sa lanterne pour s'orienter. En dehors de la

porte d'entrée, il se souvenait n'avoir vu dans la salle qu'une seule autre porte, derrière sa chaise, pendant le dîner. Cela semblait concorder avec la réflexion de monsieur Min, précisant que la chapelle se trouvait au fond du vestibule.

Il traversa la grande salle et poussa la porte. Elle n'était pas fermée. Comme il l'ouvrait, l'entêtant parfum d'encens indien lui confirma la justesse de sa supposition. Après avoir refermé sans bruit la porte derrière lui, il leva la lanterne. Contre le mur du fond de la petite pièce avait été dressée une table d'autel en bois laqué de rouge sur laquelle était posé un reliquaire renfermant une statue dorée de Kouan Yin, la déesse de la miséricorde. Devant la statue, quatre bâtonnets d'encens aux extrémités rougeoyantes se consumaient dans un brûle-parfum d'argent.

Le juge contempla fixement les bâtonnets. Puis il en sortit un du paquet posé à côté du brûle-parfum et en compara la longueur à celle de ceux qui se consumaient encore dans le récipient. Ces derniers ne faisaient qu'un quart de pouce de moins, ce qui signifiait que la personne qui les avait allumés avait dû se trouver dans la chapelle très peu de temps auparavant.

Le juge contempla pensivement la boîte oblongue de bois blanc déposée sur deux tréteaux ; c'était le cercueil provisoire dans lequel reposait la jeune défunte. Le mur opposé était recouvert du sol au plafond par une splendide tenture de brocart ancienne, représentant en broderie l'ascension du Bouddha au Nirvâna. Le Bouddha mourant reposait sur une couche, entouré des représentants des trois mondes pleurant son départ.

Le juge posa la lanterne sur l'autel. La porte de la chapelle n'étant pas fermée à clef, il se dit que n'importe qui pouvait y pénétrer. Tout à coup, il eut l'impression de ne pas être seul, bien qu'il fût impossible à quiconque de se cacher dans la petite chapelle ; à moins qu'il n'existant un espace assez large entre la tenture et le mur. Il se dirigea aussitôt dans cette direction et appuya sur le somptueux tissu. Il était appliqué directement contre le mur. Le magistrat haussa les épaules. Il était inutile de se demander plus longtemps qui avait pu se rendre dans la

chapelle avant lui. Mais il ferait mieux de se dépêcher, car le visiteur inconnu pouvait fort bien revenir.

Il contourna le coussin de prière posé sur le sol, au centre de la pièce et inspecta le cercueil à la lueur de la lanterne. Il faisait six pieds de long et deux de haut seulement ; il pourrait donc peut-être examiner le cadavre sans avoir à le sortir du cercueil. Il remarqua avec satisfaction que le couvercle n'avait pas été cloué et était simplement maintenu en place par une bande de papier huilé, collée sur le pourtour. Mais il avait l'air plutôt lourd ; il allait avoir du mal à le soulever tout seul.

Le juge ôta son manteau de fourrure et le posa par terre. Il n'en avait pas besoin, car l'atmosphère était confinée et il faisait très doux dans la chapelle. Puis il se pencha sur le cercueil. Au moment précis où il essayait de soulever le bord du papier de son ongle de pouce, il entendit pousser un soupir.

Figé sur place, il tendit l'oreille, mais ne perçut plus que les battements de son propre cœur. Ce devait être la tenture murale, car il remarqua qu'il y avait un léger courant d'air. Il entreprit de détacher la bande de papier, quand soudain une ombre se projeta sur le couvercle du cercueil.

— Laissez-la en paix ! fit une voix rauque derrière lui.

Le juge se retourna. L'intendant le regardait d'un air farouche.

— Il faut que j'examine le corps de mademoiselle Ki-you, répondit le juge d'un ton bourru. Je crois qu'il y a eu crime. Vous n'êtes au courant de rien, naturellement ? Que faites-vous ici ?

— Je... Je n'arrivais pas à dormir. Je suis allé dans la cour parce que j'ai cru...

— Entendre les chevaux hennir. Je sais, vous me l'avez déjà dit quand je vous ai croisé tout à l'heure. Répondez à ma question !

— Je suis venu brûler de l'encens, Excellence, pour le repos de l'âme de mademoiselle Ki-you.



LE JUGE EUT SOUDAIN L'IMPRESSION QU'IL N'ÉTAIT PAS SEUL

— Louable fidélité envers la fille de votre maître. Si vous dites la vérité, pourquoi vous êtes-vous caché à mon arrivée ? Et où ?

L'intendant souleva la tenture murale et d'une main tremblante montra une niche dans le mur, dans le coin le plus reculé.

— Il y avait... il y avait là une porte autrefois, balbutia-t-il. Elle a été murée.

Se retournant vers le cercueil, il poursuivit avec lenteur :

— Oui, vous avez raison. Il était inutile de cacher désormais quoi que ce soit. J'étais très amoureux d'elle, Excellence.

— Et elle de vous ?

— Je ne lui ai jamais ouvert mon cœur, Excellence ! s'exclama l'intendant atterré. Il est vrai que ma famille était réputée, il y a un demi-siècle. Mais elle a décliné, et je ne possède pas la moindre sapèque en propre. Comment aurais-je pu avoir le front de déclarer au propriétaire que je... Par ailleurs, elle était promise au fils de...

— Très bien. À présent, dites-moi, ne trouvez-vous rien d'étrange à sa mort soudaine ?

— Non, Excellence. Pourquoi y aurait-il quelque chose d'étrange ? Tout le monde savait qu'elle avait le cœur fragile et l'émotion...

— Parfait. L'avez-vous vue morte ?

— Je n'aurais pu le supporter, Noble Juge ! Jamais ! Je voulais m'en souvenir telle qu'elle était, toujours si... si... Monsieur Min m'a demandé de l'aider, ainsi que le vieux domestique, à la mettre dans ce... ce cercueil, mais je n'ai pas pu, j'étais trop bouleversé. D'abord les bandits, ensuite cette... cette soudaine...

— Bon, vous allez quand même m'aider à déplacer ce couvercle !

Le juge souleva l'extrémité de la bande de papier et la déchira en quelques coups secs.

— Soulevez l'autre côté ! ordonna-t-il. Nous le poserons par terre.

Les deux hommes étaient en train de déplacer le couvercle quand l'intendant lâcha brusquement le côté qu'il tenait. Le couvercle retomba en travers du cercueil, arrêté à temps dans sa chute par le juge.

— Ce n'est pas Ki-you ! s'écria l'intendant. C'est Aster !

— Taisez-vous ! ordonna le juge.

Le magistral contempla le visage marmoréen de la jeune fille. Elle n'était pas dénuée d'une certaine beauté, quelque peu vulgaire cependant jusque dans la mort. D'épais sourcils formaient un joli arc au-dessus des paupières bleuâtres de ses yeux clos, les joues étaient creusées de fossettes, la bouche charnue était bien dessinée. Elle ne ressemblait en aucune façon au portrait de Ki-you.

— Posons le couvercle par terre sans faire trop de bruit, dit calmement le juge à l'intendant tremblant.

Cela fait, le juge prit la lanterne et la déposa sur un coin du cercueil. Il contempla pensivement la longue robe blanche. Elle était en très belle soie, rehaussée d'un motif de fleurs de prunier tissé. La ceinture avait été nouée juste au-dessous de sa poitrine généreuse, avec un gros nœud traditionnel à trois boucles. Les bras étaient étendus le long du corps.

— C'est pourtant bien la robe de mademoiselle Ki-you, remarqua le juge.

— Oui, en effet, Noble Juge. Mais c'est Aster, je vous assure ! Qu'est-il arrivé à mademoiselle Ki-you ?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir. Tout d'abord, il faut que j'examine ce cadavre. Allez m'attendre dans le vestibule et n'allumez pas la chandelle. Personne ne doit être mis au courant pour l'instant.

Comme l'intendant terrorisé protestait en claquant des dents, le juge le poussa dehors sans ménagement et referma la porte.

Le magistrat commença par défaire le nœud compliqué de la ceinture, ce qui lui prit un certain temps. Puis, glissant les bras sous la taille de la morte, il souleva un peu le corps pour enlever la ceinture enroulée plusieurs fois. Il était assez lourd, ce qui concordait avec les plaintes du vieux domestique, quant au poids du cadavre qu'il avait descendu avec monsieur Min. Le juge posa la ceinture sur le rebord du cercueil et ouvrit le devant de la robe. Elle ne portait aucun linge de dessous et son corps bien bâti apparut dans toute sa nudité. Approchant la lanterne, il l'examina pouce par pouce, cherchant des traces de violence. Mais la peau lisse et blanche était intacte, hormis quelques légères égratignures sur les seins et le ventre rond. Après s'être assuré que la jeune fille était bien enceinte de quatre mois environ, il dégagea les bras raides des larges manches. Elle avait les ongles courts et cassés, et les paumes des mains calleuses. Puis il tourna le corps sur le côté et réprima un petit cri. Juste sous l'omoplate gauche, il découvrit un petit pansement, de la taille d'une sapèque. Il l'enleva délicatement. Une petite blessure apparut à ses yeux. Le juge l'examina longuement, palpant la chair alentour, puis sondant la plaie avec un cure-dent.

Elle avait été assassinée, avec un couteau long et fin dont la pointe avait pénétré jusqu'au cœur.

Après avoir remis le cadavre sur le dos, il referma le devant de la robe et essaya en vain de refaire la triple boucle du nœud. Il se contenta donc de nouer simplement la ceinture. Les bras croisés dans ses longues manches, les sourcils froncés, il

contempla encore un moment la silhouette blanche. Tout cela était assurément très troublant.

Le juge rouvrit la porte et appela l'intendant. Liao tremblait de tout son corps et était d'une pâleur impressionnante. Ils replacèrent ensemble le couvercle du cercueil.

— Où se trouve votre chambre ? demanda le juge en renfilant son manteau de fourrure.

— Sur l'arrière de la demeure, Noble Juge. Juste à côté de celle de monsieur Yen Yuan.

— Parfait. Allez vous coucher. Je vais partir à la recherche de mademoiselle Ki-you.

Prévenant toute question, le juge se détourna vivement et sortit de la chapelle. À l'entrée du vestibule, il prit congé de l'intendant par quelques paroles de réconfort et monta le grand escalier.

Il y avait de la lumière sur le palier du premier étage. Monsieur Min était devant la porte de la chambre du malade, un grand chandelier à la main. Son large visage aux lourdes bajoues était toujours aussi hautain, et il n'avait pas quitté sa longue robe grise. Accueillant le juge d'un air lugubre, il demanda avec brusquerie :

— Vous avez pris votre tour de garde ?

— Oui. Rien de nouveau. Comment va votre frère, monsieur Min ?

— Hum... J'allais justement le voir. Mais comme il n'y a pas de lumière, je ferais mieux de retourner me coucher. Autant ne pas réveiller son épouse, elle dort dans le fauteuil à côté du lit. Elle est épuisée. Vous devriez également aller dormir. Cela ne sert vraiment à rien de traîner. Bonne nuit !

Le juge suivit des yeux le corpulent personnage jusqu'à la porte de sa chambre, au bout du palier, puis il monta à son étage.

DE RETOUR dans la chambre de Ki-you, il posa la lanterne sur la table et resta un long moment à contempler les panneaux des portes coulissantes, baignées par la lumière de la lune. Si Ki-you était vivante, il avait très bien pu apercevoir son ombre projetée sur la porte et la prendre pour une apparition dans la

chambre même. Si cela était le cas, elle avait dû l'observer depuis le balcon.

Le juge fit coulisser les portes et sortit. Son inspection des lieux lui avait permis de constater qu'il était impossible d'accéder au balcon d'en bas, ni de s'y laisser tomber du toit. D'ailleurs, il était sorti sur le balcon immédiatement après avoir vu l'apparition et personne n'aurait eu le temps de se servir d'une échelle. Il se retourna et leva les yeux vers les panneaux de bois sculptés surmontant le linteau des portes coulissantes. Rentrant en hâte dans la chambre, il découvrit que le plafond n'était qu'à un ou deux pouces du linteau. Cela signifiait qu'entre le plafond et le toit, il y avait une souente, de trois pieds de haut sous les poutres, mais qui allait s'agrandissant vers le faîte du toit. Ressortant sur le balcon, il regarda d'un air songeur le porte-pots de fleurs, sur la gauche. Et s'il y avait un moyen d'accéder à la souente ? Rien de plus facile que de grimper sur le porte-pots de fleurs pour atteindre les panneaux.

Il posa prudemment le pied sur la première étagère. Elle était trop fragile pour supporter son poids, mais pouvait fort bien résister à celui d'une mince jeune fille. Il alla chercher à l'intérieur le siège d'ébène de la table à musique et le plaça juste à côté du porte-pots de fleurs. Les panneaux sculptés se trouvaient à présent à sa portée. Tendant la main vers celui qui surplombait le porte-pots de fleurs, il s'aperçut qu'il pouvait le déplacer légèrement. Lorsqu'il exerça une poussée latérale plus forte, le panneau s'ouvrit. La lumière de sa lanterne tomba sur le visage pâle et effrayé d'une jeune fille tapie dans le noir.

— Vous feriez mieux de descendre, mademoiselle Min, dit le juge d'un ton sec. N'ayez pas peur, j'ai été invité par votre père à passer la nuit ici. Allez, donnez-moi la main.

La jeune fille n'avait besoin d'aucune aide. Posant le pied sur l'étagère supérieure, elle descendit avec grâce. Tout en défroissant sa robe bleue couverte de poussière, elle jeta un rapide coup d'œil en direction de la montagne où brûlaient haut les feux des bandits. Puis elle entra en silence dans sa chambre.

Lui faisant signe de s'asseoir près de la table, le juge prit place en face d'elle, sur le siège d'ébène qu'il avait rentré. Tout en lissant sa longue barbe grisonnante, il dévisagea la jeune fille

pâle et tendue. Elle n'avait pas beaucoup changé en trois ans. Il admira à nouveau le talent du peintre qui avait exécuté un portrait aussi fidèle et imaginé une pose aussi appropriée. La peindre en buste avait permis d'estomper la voussure de son dos et de dissimuler le fait que sa tête était légèrement trop grosse par rapport à son corps petit et menu.

— On m'a dit que vous étiez morte d'une crise cardiaque, mademoiselle Min, dit enfin le juge. Vos vieux parents vous pleurent. En réalité, c'est la servante Aster qui est morte ici, dans cette chambre. Elle a été assassinée.

Le magistrat se tut un instant. Comme la jeune fille restait silencieuse, il reprit :

— Je suis magistrat dans une province du Nord de l'Empire. Celle demeure échappe évidemment à ma juridiction, mais puisqu'elle est aujourd'hui complètement coupée du reste du monde, j'y représente la loi. C'est pourquoi il est de mon devoir de découvrir le meurtrier. Je vous prie de m'expliquer ce qui s'est passé.

La jeune fille leva la main. Un sombre éclat brillait dans ses grands yeux.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-elle d'une voix douce et posée. Nous allons tous être assassinés, d'ici peu. Regardez, le ciel se teinte déjà de rose.

— La vérité est toujours importante, mademoiselle Min. J'attends vos explications.

La jeune fille haussa ses épaules étroites.

— Hier soir, avant dîner, je suis montée ici. Je me suis lavée, maquillée, en attendant qu'Aster vienne m'aider à me changer. Ne la voyant toujours pas, je suis sortie sur le balcon. Accoudée à la balustrade, j'observai la montagne, cherchant à apercevoir ces monstres de brigands et me demandant avec angoisse ce qu'il allait advenir de nous. Enfin, après être restée ainsi un très long moment, je m'aperçus qu'il se faisait tard et je décidai de me changer seule. En rentrant dans la chambre, je découvris Aster, allongée sur mon lit, sur le côté droit, le dos vers moi. Je m'approchai, m'apprêtant à la réprimander, quand je vis avec horreur que la robe était tachée de sang dans le dos. Je me penchai sur elle. Elle était morte.

« Je poussai un cri, mais je mis aussitôt la main sur ma bouche. En un éclair, je compris ce qui avait dû se passer. Ne me trouvant pas dans la chambre, Aster avait pensé que j'étais encore en bas. Elle s'est donc allongée sur mon lit, avec l'intention de se lever dès qu'elle m'entendrait arriver. C'était bien le genre de cette petite impertinente, de cette fainéante, je vous assure. Puis quelqu'un est entré et l'a tuée, la prenant pour moi. Au moment même où cette idée monstrueuse s'imposait à mon esprit, j'entendis des pas traînantes sur le palier. Ce devait être le meurtrier qui revenait ! Prise de panique, je me suis précipitée sur le balcon et cachée dans la soupente.

La jeune fille s'interrompit et lissa pensivement ses cheveux de sa main fine et blanche.

— Il faut que vous sachiez que j'ai exploré cette soupente dès que j'ai appris la présence des bandits. Je voulais m'assurer qu'elle pourrait me servir de cachette, ainsi qu'à mes vieux parents, s'ils attaquaient la ferme. C'était l'endroit rêvé ; j'y ai donc entreposé des couvertures, une jarre d'eau et quelques boîtes de fruits secs. En tout cas, j'avais quitté la chambre à temps, car j'entendis alors la porte s'ouvrir et de nouveau ces horribles pas traînantes. J'attendis longtemps, l'oreille aux aguets, mais je n'entendis plus rien. Puis on frappa très fort à la porte et quelqu'un m'appela. Je crus qu'il s'agissait d'une ruse de l'assassin, ayant découvert sa méprise : donc je ne bougeai toujours pas. Il y eut de nouveau des coups à la porte. J'entendis mon oncle affolé crier que j'étais morte. Il avait pris Aster pour moi, ne m'ayant pas encore vue depuis son arrivée à la maison, et notre dernière rencontre remontant à sept ans. De même qu'il n'avait pas vu Aster, qui avait passé l'après-midi dans les appartements des femmes. Encore qu'il fût curieux que mon oncle ait pu se tromper ainsi, car Aster portait sa robe bleue de servante. J'en conclus que le meurtrier était revenu pour déshabiller Aster et lui passer une de mes robes. Je voulus sortir et tout dire à mon oncle, mais je pensai qu'il valait beaucoup mieux laisser croire au meurtrier que j'avais disparu, ce qui me laisserait du temps pour tenter de découvrir son identité.

« Épuisée par toutes ces émotions et par la peur, je dormis comme une masse toute la nuit. Ce matin, je suis descendue

chercher de l'eau fraîche et une boîte de gâteaux. Je me suis glissée sans bruit jusqu'au palier du premier étage où j'ai surpris le régisseur et l'intendant qui parlaient de ma mort, due à une crise cardiaque. Ceci montrait que l'assassin avait réussi d'une manière ou d'une autre à maquiller son odieux forfait, et ne laissa pas de m'inquiéter davantage. Car il devait assurément s'agir d'un homme extrêmement habile et impitoyable. Je dormis tout l'après-midi. Vers le soir, j'entendis des voix dans ma chambre, dont celle du régisseur. Puis tout redevint silencieux jusqu'au moment où quelqu'un joua sur mon luth mon air préféré. Comme personne ici ne sait en jouer à part moi, je me suis dit que ce devait être un étranger, le meurtrier ou un complice. La pluie ayant cessé, cela me parut une excellente occasion pour essayer de découvrir qui était mon mystérieux ennemi. Je suis descendue sans bruit de ma cachette et j'ai jeté un coup d'œil discret par la porte coulissante. Dans l'ombre, au fond de la chambre, je vis un homme barbu, de grande taille, que je ne connaissais pas. Terrorisée, j'ai regagné ma cachette en un instant. Voilà, Noble Seigneur, je vous ai tout dit.

Le juge Ti hocha lentement la tête. C'était une fille intelligente, capable de raisonner avec logique. Approchant la théière, il lui servit une tasse de thé et attendit qu'elle ait fini de la boire, ce qu'elle fit avec avidité.

— À votre avis, demanda-t-il ensuite, qui pouvait vouloir vous tuer, mademoiselle Min ?

— Mais je n'en ai pas la moindre idée, Noble Seigneur ! Et c'est bien ce qui m'inquiète le plus, ce doute affreux. Je ne connais pratiquement personne en dehors d'ici, car, voyez-vous, nous recevons très peu de visites. Jusqu'à l'année dernière, un professeur de musique venait régulièrement du village, près du fort, pour me donner des leçons ; et mes professeurs de peinture et de calligraphie ont séjourné un moment ici. Puis, lorsque j'eus terminé mes études, et que mon mariage prochain eut été annoncé, je menai une vie très retirée, sans voir personne d'autre que les occupants de cette maison.

— Dans ce genre d'affaires, remarqua le juge, nous commençons toujours par rechercher le mobile du crime. Ai-je

raison de penser que vous êtes l'unique héritière de ce domaine ?

— Oui, c'est exact. J'avais un frère plus âgé, mais il est mort il y a trois ans.

— Qui doit hériter après vous ?

— Mon oncle, Noble Seigneur.

— Cela pourrait constituer un sérieux mobile. J'ai cru comprendre que, bien que riche, votre oncle a une véritable passion pour l'argent.

— Oh non, pas mon oncle ! s'écria-t-elle. Il a toujours été très proche de mon père, il n'aurait jamais... Non, vous devez écarter cette hypothèse immédiatement, Noble Seigneur.

Ki-you réfléchit un instant, puis reprit avec quelque hésitation :

— Il y a bien monsieur Liao, notre intendant. Je sais qu'il était amoureux de moi. Il ne me l'a jamais avoué, naturellement, mais je m'en suis aperçue. Il est vrai que normalement un individu dans sa position, c'est-à-dire employé par mon père, dépourvu de bien, ne devrait pas même rêver épouser la fille unique de son maître. Mais Liao venait d'une vieille famille d'écrivains, d'où sont issus deux grands poètes, et il y avait une faible chance que mon père, avec mon consentement, prît en considération une éventuelle demande en mariage. Cependant, Liao a gardé le silence, et lorsque mes fiançailles avec monsieur Liang ont été annoncées, il était trop tard, évidemment. La nouvelle l'a réellement bouleversé, je ne pouvais l'ignorer. Mais il est impensable qu'un jeune homme aussi modeste et raffiné que monsieur Liao soit capable de...

La jeune fille interrogea le juge du regard, mais ce dernier se garda de tout commentaire. Il but une gorgée de thé puis déclara :

— Je ne crois pas qu'Aster ait été assassinée par erreur, mademoiselle Min. Je suis convaincu qu'elle était bel et bien la victime choisie par son meurtrier. Je viens d'examiner son cadavre ; elle était enceinte. Avez-vous une idée de qui aurait pu être le père de cet enfant ?

— Le premier venu ! s'exclama Ki-you avec animosité. C'était une paresseuse, une dévergondée qui passait son temps à

coucher avec les jeunes commis de ferme dans l'arrière-cour. Elle s'imaginait que personne n'était au courant, mais je l'ai vue de mes propres yeux, de mon balcon. C'était dégoûtant ! Une véritable prostituée ! Et c'est elle qui a volé l'or. On a cru qu'elle était partie avec. Mais dès que j'ai su qu'elle avait été tuée, je me suis dit que l'or devait être encore ici, caché dans la maison. Oui, bien sûr, vous avez raison, Noble Seigneur ! Elle n'a pas été tuée par erreur ! C'est son amant qui l'a assassinée, pour récupérer tout l'or. Nous devons absolument le retrouver, il y va de notre vie !

Le juge Ti remplit de nouveau leurs deux tasses.

— J'ai entendu dire, remarqua-t-il d'un ton détaché, qu'Aster était une fille simple et solide qui s'occupait fort bien de votre père malade.

Ki-you rougit de rage.

— Elle ? S'occuper de lui ? Je vais vous dire ce qu'elle faisait, cette insolente petite garce ! Elle essayait de l'aguicher, voilà ce qu'elle faisait ! Ma mère a dû la chasser plus d'une fois de la chambre. Un jour, je l'ai moi-même surprise en train de lui arranger son couvre-pied, c'est du moins ce qu'elle a prétendu. Mais c'est sa robe qu'elle aurait dû arranger ! Elle était grande ouverte devant ; offrant à tous les regards sa grosse poitrine ! Voilà comment elle est parvenue à découvrir la cachette de la clef du coffre, l'hypocrite ! Et tout en faisant des avances à mon père, elle ne se gênait pas pour aller jouer à ses sales petits jeux dans les champs avec le premier vagabond venu ! Et en prime, il lui a fait un enfant ! Il faut que vous interrogez ces malheureux réfugiés, Noble Seigneur : son amant s'est probablement mêlé à eux. Il l'a assassinée pour mettre la main sur l'or volé.

— Eh bien, commença lentement le juge. Je pense effectivement qu'elle a été tuée par le père de son enfant. Mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'un vulgaire vagabond. Un vagabond n'aurait jamais pu monter jusqu'à votre chambre pour la tuer. L'assassin devait appartenir à la maison ; c'est quelqu'un qui avait la possibilité d'aller et venir à sa guise. Cet individu croyait être seul avec Aster lorsqu'il l'a mortellement frappée. Mais en redescendant, il s'est aperçu de votre absence et a compris alors que vous aviez dû vous trouver sur le balcon

et donc sans doute être témoin du crime. Il décida alors de vous effrayer afin que vous gardiez le silence. C'est pourquoi il est remonté et a revêtu Aster d'une de vos robes ; pour que vous sachiez qu'il vous tuerait si jamais vous parliez. Il doit être extrêmement inquiet en ce moment. Qui connaît votre cachette de la soupente, mademoiselle Min ?

— Absolument personne, Noble Seigneur. J'avais l'intention d'en parler à mon père ce soir après dîner.

— Parfait.

Le juge se leva et sortit sur le balcon. Dans la lueur grise de l'aube, il vit que le chariot qui devait transporter le bâlier était prêt.

Les Tigres volants étaient en train de faire sortir leurs chevaux des grottes.

— Il n'y a pas tellement de gens parmi lesquels choisir notre meurtrier, à vrai dire, reprit le juge en retournant s'asseoir. À mon avis, le régisseur, Yen Yuan, est notre principal suspect.

Couplant court aux protestations de Ki-you en levant la main, il poursuivit :

— Son peu d'intérêt pour le cadavre d'Aster est étrange. On dirait qu'il a délibérément évité de le voir, et non pour les motifs sentimentaux qui étaient ceux de l'intendant Liao. Yen ne voulait pas courir le risque de s'entendre demander pourquoi il n'avait pas dit que ce corps n'était pas le vôtre, au cas où les choses tourneraient mal. Car contrairement à monsieur Min et à son vieux domestique, le régisseur, lui, vous connaissait parfaitement ainsi qu'Aster.

La jeune fille jeta au juge un regard horrifié.

— Monsieur Yen est un jeune homme sérieux et bien élevé ! s'exclama-t-elle. Comment aurait-il pu en arriver à s'avilir au point d'avoir une liaison avec cette vulgaire fille de la campagne ?

— Je suis mieux placé que vous, mademoiselle Min, pour comprendre de telles aventures, répondit le juge avec douceur. Yen m'a fait l'effet d'être un libertin, qui n'a abandonné qu'à contrecœur les plaisirs de la ville. Je soupçonne son père de l'avoir envoyé ici à cause de quelque sombre histoire sentimentale exigeant un éloignement prolongé. Son père lui a

donc pardonné cette première faute. Mais une seconde, à savoir séduire une servante sous le toit d'un parent, aurait fort bien pu l'amener à chasser son fils de chez lui.

— Impossible ! rétorqua la jeune fille avec colère. Yen avait été malade et on l'a envoyé ici pour lui faire changer d'air.

— Voyons, mademoiselle Min ! Une jeune fille aussi intelligente que vous ne peut tout de même pas croire à une histoire aussi peu convaincante !

— Elle est tout à fait convaincante, insista-t-elle en se levant. Voudriez-vous me conduire auprès de mon père, Noble Seigneur ? J'ai hâte de tout lui raconter. Je désire également m'entretenir avec lui pour que nous essayons de retrouver l'or. Car c'est le seul espoir qui nous reste. Si nous échouons, les bandits nous tueront tous !

Le juge se leva à son tour.

— Je vous conduirai avec joie auprès de vos parents, mademoiselle Min. Toutefois, auparavant, je voudrais que vous m'accompagniez jusqu'à la tour de guet. J'y interrogerai monsieur Yen et je désire que vous soyez présente afin de pouvoir vérifier ses déclarations sur-le-champ. S'il se révèle innocent, nous tâcherons de découvrir l'or tout seuls.

Remarquant qu'elle s'apprêtait à protester, le juge tendit le doigt vers la montagne et s'exclama :

— Grands dieux ! Ils arrivent !

La jeune fille affolée à ses côtés, il regarda la douzaine de cavaliers qui dévalaient la pente au grand galop, suivis d'une étrange machine montée sur roues. D'autres bandits s'affairaient tout autour, surveillant la descente.

— Ils descendent le bétail ! dit le juge avec excitation.

Puis, attrapant la jeune fille par la manche, il ordonna :

— Vite ! Le temps presse !

— Et l'or ? s'écria-t-elle.

— Yen va nous dire où il se trouve. Venez !

LE JUGE tira derrière lui la jeune fille hésitante. Comme ils descendaient précipitamment l'escalier, le gong de la tour de

guet retentit. Ils traversèrent d'un trait la cour où les réfugiés terrorisés sortaient de leurs baraquements. Tandis qu'il montait à l'échelle raide de la tour de guet, le juge aperçut du coin de l'œil deux solides jeunes gens qui grimpaiient sur le toit de la loge de garde où le filet avait été disposé.

— Ils arrivent avec un bélier ! s'écria le régisseur en voyant apparaître le juge sur la plate-forme. Ils ont...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase, découvrant bouche bée Ki-you qui montait derrière le juge.

— Vous... vous... bégaya-t-il.

— Oui, je suis vivante, comme vous le voyez, s'empressa-t-elle de répondre. J'ai réussi à me cacher dans la soupente, et c'est là que le magistrat m'a découverte. N'ayant pas vu le cadavre, vous ne pouviez pas savoir que ce n'était pas moi, mais Aster.

Des cris confus retentirent en bas, de l'autre côté du mur d'enceinte. Quatre cavaliers allaient et venaient à cheval dans la lueur incertaine de l'aube, brandissant insolemment leurs lances tandis que leurs peaux de tigre claquaient dans la brise. Le juge contempla la vaste étendue d'eau boueuse du fleuve. Le niveau semblait être encore monté depuis l'orage, mais la brume s'était dissipée. Il crut distinguer une tache noire dans le lointain.

Se retournant vers le régisseur, il dit d'une voix cinglante :

— À présent, tout est clair comme de l'eau de roche, monsieur Yen. Vous avez tous les deux tué Aster. Elle attendait un enfant de vous et vous pressait de l'épouser. Mais cette liaison avec une pauvre paysanne n'avait été pour vous qu'un simple passe-temps. Vous comptiez bien épouser mademoiselle Ki-you, l'héritière. Cette dernière vous aimait passionnément, mais savait que son père ne consentirait jamais à ce mariage. Ki-you avait été solennellement fiancée à monsieur Liang, et le vieux monsieur ne donnerait jamais sa fille à un propre à rien sans le sou, parent de surcroît. L'arrivée des Tigres volants vous a fourni une excellente issue. Ki-you vola l'or et le cacha en lieu sûr. Puis vous avez tous deux assassiné Aster. Vous lui avez mis une des robes de Ki-you ; mais vous n'avez pas eu le temps de lui mettre également du linge de dessous. Ki-you alla se cacher

dans la soupente ; quant à vous, monsieur Yen, vous deviez faire en sorte que seuls Min et son vieux domestique voient le cadavre et qu'il soit mis en bière le plus vite possible. Ainsi, tout le monde croirait sans peine à la mort de Ki-you. La petite plaie dans le dos d'Aster avait été soigneusement nettoyée et un pansement appliqué dessus. Si jamais monsieur Min le découvrait, il croirait naturellement que le pansement avait été apposé du vivant de la jeune fille, que celle-ci s'était fait une égratignure quelconque. En fait, il ne l'a pas déshabillée ; il n'avait d'ailleurs aucune raison de le faire, comment aurait-il songé un seul instant qu'il s'agissait d'un meurtre ? Donc, ne l'ayant pas déshabillée, il n'a pas vu qu'elle ne portait pas de linge de dessous – détail qui aurait pu lui donner à réfléchir.

— Quelle histoire ! commenta Ki-you d'un ton dédaigneux. Et alors qu'aurions-nous été censés faire ensuite, selon votre fantastique théorie ?

— C'est simple. Au moment où les Tigres volants auraient donné l'assaut à la maison, Yen aurait pris la fuite dans la confusion générale et vous aurait rejoints dans la soupente. Une fois que les bandits auraient trucidé tout le monde, pillé la maison et disparu, vous seriez sortis de votre cachette et auriez attendu la décrue du fleuve. Vous saviez que les brigands ne mettraient pas le feu à la ferme, comme ils le font habituellement, de crainte que l'incendie n'attire l'attention des sentinelles du fort. Ensuite, vous seriez partis à la ville, avec l'or, bien entendu. Au bout d'un certain temps, Ki-you se serait présentée au tribunal, avec une histoire émouvante au possible : elle avait été enlevée par les Tigres volants qui lui avaient fait subir des tourments de toutes sortes jusqu'au jour où elle avait réussi à leur échapper. Elle ferait alors valoir ses droits légitimes sur le domaine. Vous seriez tous deux allés vous marier dans une autre ville, un peu plus loin, et seriez ensuite revenus ici jouir de votre bonheur. Sans doute auriez-vous sacrifié vos vieux parents et une cinquantaine d'autres personnes, mais je ne crois pas que cela vous aurait tellement tourmentés.

Comme Ki-you et le régisseur restaient silencieux, le juge reprit :

— Enfin... pour votre malheur j'ai été contraint de demander l'hospitalité ici hier soir. J'ai découvert le meurtre et vous ai dénichée, mademoiselle Min, dans votre cachette. Mais vous êtes intelligente, je l'ai déjà dit et je le répète. Vous avez essayé de me faire croire une histoire plutôt vraisemblable. Si j'y avais cru, vous auriez maintenant « découvert » l'or, la rançon aurait été versée et tout serait rentré dans l'ordre. Vous vous étiez débarrassée d'Aster, et un jour ou l'autre vous auriez trouvé un nouveau moyen de vous enfuir tous les deux et de mettre la main sur le domaine des Min.

Un sinistre grondement retentit au pied du mur d'enceinte. Le bâlier était roulé sur le sol inégal vers le portail de la ferme fortifiée.

Ki-you fixa de grands yeux brillants et farouche sur le juge.

« Le cœur avide », se dit-il en contemplant son visage blême et décomposé.

— Vous avez tout gâché ! hurla-t-elle soudain comme une furie, sale chien de fonctionnaire ! Mais je ne vous dirai pas où j'ai caché l'or. Comme cela, nous allons tous mourir, et vous avec !

— Ne sois pas stupide ! s'écria le régisseur qui venait d'apercevoir avec horreur un nouveau groupe de cavaliers qui descendaient la montagne au galop en brandissant leurs épées. Pour l'amour du ciel, tu dois nous dire où est l'or ! Tu ne peux pas me laisser massacrer par ces monstres ! Tu m'aimes !

— Pour qu'ensuite tu rejettes toute la faute sur moi, hein ? Pas question, mon ami ! Nous allons tous mourir ensemble, prendre le même chemin que ta petite catin, ta chère Aster !

— Aster... elle... balbutia Yen. Quel imbécile ai-je été de ne pas être resté avec elle ! Elle m'aimait et ne demandait rien en retour ! Je ne voulais pas sa mort, mais toi, tu as dit qu'il fallait qu'elle disparaîsse, pour notre propre sécurité. Et moi, pauvre imbécile, je t'ai choisie, toi et ton argent, toi, laide et méchante, avec ta grosse tête !

Comme Ki-you chancelait, le régisseur poursuivit d'un ton provocant :

— Quelle superbe femme c'était ! Imagine, j'aurais pu tenir tous les soirs ce corps parfait et palpitant entre mes bras ! Au

lieu de cela, j'ai fait l'amour avec ce misérable sac d'os, me suis prêté à tes sales petits jeux ! Je te déteste, je...

Un cri déchirant s'éleva derrière le juge. Il se retourna, mais il était trop tard. Ki-you s'était jetée de la balustrade.

— Nous sommes perdus ! s'écria Yen. Nous ne pouvons plus retrouver l'or à présent ! Elle ne m'a pas dit où...

Il se tut brusquement, regardant par-dessus la balustrade, muet d'horreur. Un des bandits avait sauté à bas de son cheval et s'approchait de la jeune morte qui gisait sur les rochers, le cou brisé. Le bandit se pencha sur elle et lui arracha ses boucles d'oreilles. Puis il lui fouilla les manches et se releva les mains vides. Poussant un cri de rage, il brandit son épée et lui ouvrit sauvagement le ventre.

Le régisseur se retourna avec un violent haut-le-cœur. Les mains crispées sur l'estomac, il se mit à vomir. L'attrapant par le bras, le juge le secoua sans ménagement.

— Parle ! lui cria-t-il. Avoue comment tu as assassiné la femme que tu aimais !

— Je ne l'ai pas assassinée ! hoqueta le régisseur. Elle a dit qu'Aster l'avait vue prendre l'or et qu'elle devait donc mourir. Ce monstre m'a donné un petit poignard en me disant que c'était à moi de le faire. Mais quand Ki-you s'est trouvée face à Aster qui niait l'avoir espionnée, elle m'a arraché la dague des mains. « Menteuse ! » sifflait-elle entre ses dents en approchant le poignard de sa poitrine. « Déshabille-toi et montre-moi un peu les charmes qui ont ensorcelé mon amant ! » Quand la malheureuse, affolée, se fut dévêtu, Ki-you la fit mettre debout contre le montant du lit, les bras en l'air. Aster grelottait de froid, mais elle se figea de peur lorsque cette diabolique créature commença à lui toucher les seins et tout le corps avec le plat de la lame, en proférant sans cesse des obscénités et toutes sortes d'horreurs. Aster gémissait de terreur, essayant vainement d'échapper à la lame, mais le monstre infâme la piquait avec sa dague tout en la menaçant de supplices atroces et répugnantes. Et moi, j'étais là, impuissant, mort de peur à l'idée que dans sa démence elle ne blesse ou mutilé cette pauvre fille. Enfin, lorsque Ki-you laissa retomber un instant son poignard, je la saisissai par les épaules et lui criai de s'arrêter. Elle m'a jeté un

regard méprisant et a ordonné à la fille tremblante de se retourner. Cherchant délicatement de la main gauche le bord de l'omoplate, elle lui a plongé la dague dans le dos.



« JE LA SAISIS PAR LES ÉPAULES
ET LUI CRIAI D'ARRÊTER »

« Je chancelai en arrière, cherchant à me retenir au mur. Abasourdi, je la regardai allonger Aster par terre, étancher soigneusement le sang de sa blessure, sans cesser de fredonner un petit air horripilant. Après l'avoir pansée, elle fit un ballot de ses vêtements et lui passa une de ses robes blanches. Elle me demanda alors de l'aider à la mettre sur le lit. Elle noua la ceinture avec autant de calme qu'elle l'aurait fait pour la sienne propre, devant sa table de toilette. C'était... c'était monstrueux !

Yen s'enfouit la tête dans les mains. Lorsqu'il releva les yeux, il demanda en s'efforçant désespérément de contrôler sa voix :

— Comment nous avez-vous découverts ?

— C'est le vieux propriétaire qui m'a mis sans le vouloir sur la bonne voie, en insistant pour que j'occupe la chambre de sa fille. Il l'adorait, mais il savait également que le souci obsédant qu'elle avait de sa santé lui avait perverti l'esprit. Il se doutait que quelque acte diabolique n'était pas sans rapport avec sa

mort. Lorsque j'ai discuté avec elle tout à l'heure dans sa chambre, elle était parfaitement maîtresse d'elle-même. Mais la passion est une chose redoutable. Une réflexion bienveillante envers Aster ou quelques critiques à votre encontre ont suffi à la faire se trahir. Quant à vous, monsieur Yen, vous êtes beaucoup moins bon comédien qu'elle. La peur de la mort s'est emparé de tous dans cette maison, sauf de vous-même. Vous ne m'avez pourtant nullement fait l'effet d'être courageux. Au contraire, je vous ai considéré comme un lâche – à juste titre, comme vous venez de le prouver. Pourtant, vous parliez de façon presque désinvolte du sort qui vous attendait. Et ce parce que vous ne pensiez aucunement à la mort, mais bien plutôt à la vie, la vie facile et agréable que vous alliez mener grâce à l'héritage de votre maîtresse. Et c'est le nœud compliqué de la ceinture d'Aster qui pour moi a dénoué l'affaire, si je puis dire. Car seule une femme avait pu en faire un pareil. Ki-you l'a fait si spontanément qu'elle ne s'est pas doutée qu'elle laissait ainsi un indice l'accusant directement.

Le régisseur regarda le juge, médusé.

— Bon, reprit le magistrat. Je crois que tout ce que vous m'avez dit est vrai. Ki-you était effectivement la principale coupable, et vous n'étiez que sa créature. Mais vous êtes complice d'un crime infâme et vous périrez pour cela sur l'échafaud.

— Sur l'échafaud ! ricana nerveusement Yen.

Son rire saccadé se mêla progressivement aux coups sourds frappés contre le portail.

— Écoutez, espèce d'idiot ! Les Tigres volants enfoncent la porte !

Le juge tendit l'oreille. Tout à coup, les coups s'interrompirent, faisant place à un silence de mort. Puis des hurlements et des jurons retentirent soudain, et le juge se pencha par-dessus la balustrade.

— Regardez ! s'écria-t-il à Yen. Regardez-les courir !

Les bandits avaient abandonné leur bâlier. Les cavaliers cravachaient sauvagement leurs montures, suivis par le reste de la bande qui courait aussi vite que possible en direction de la montagne.

— Pourquoi... pourquoi s'enfuient-ils ? bégaya le régisseur interloqué.

Le juge se retourna et montra du doigt le fleuve. Une grande jonque de guerre s'approchait du rivage. Les longues rames battaient les flots à un rythme soutenu. Des bannières de toutes les couleurs flottaient au bout des hallebardes et des casques pointus des soldats qui se pressaient sur le pont. En poupe, de nombreux chevaux caparaçonnés étaient attachés les uns contre les autres. Derrière la jonque en arrivait une seconde, légèrement plus petite, au pont chargé de rondins et de rouleaux de cordages. Des hommes en vestes de cuir et bonnets bruns s'affairaient à monter des roues aux chariots.

— J'ai envoyé hier soir une lettre au commandant du fort, expliqua calmement le juge Ti, pour l'informer de la présence des Tigres volants et lui réclamer un régiment de cavalerie ainsi qu'un détachement de sapeurs. Pendant que les soldats encercleront les bandits, les sapeurs répareront la passerelle au-dessus de la brèche pour permettre à mon escorte de venir me rejoindre. Entre-temps, je réglerai ici cette affaire de meurtre. J'espère pouvoir repartir vers midi. Car j'ai ordre de rejoindre la capitale dans les plus brefs délais.

Le régisseur regardait d'un air incrédule les jonques qui approchaient.

— Comment avez-vous réussi à faire parvenir cette lettre jusqu'au fort ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— J'ai organisé mes propres Tigres volants, répliqua sèchement le juge. J'ai écrit près d'une douzaine de lettres identiques que j'ai scellées et remises à l'un des jeunes garçons que j'avais vus en train de jouer avec des cerfs-volants dans l'après-midi. Je lui ai demandé de les attacher toutes à ses cerfs-volants. Il devait les faire s'envoler les uns après les autres. Dès qu'ils se seraient élevés dans le ciel, il devait en couper la ficelle. Avec le vent du nord qui soufflait régulièrement, j'espérais bien qu'un ou deux de ces cerfs-volants bariolés atteindraient le village, sur la rive opposée, seraient découverts et apportés au commandant du fort. Et c'est ce qui s'est passé. C'en est fini des Tigres volants, monsieur Yen ; et de vous également.

FIN